



P. Nollomy

29. 1. 13

L'ARC-EN-CIEL

IMPRIMÉ PAR JULES DE MEESTER, A ROULERS.

PIERRE NOTHOMB

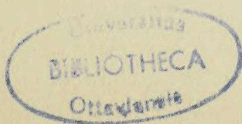
L'Arc-en-Ciel

— *POÈMES* —

DEUXIÈME ÉDITION

Editions de DURENDAL
REVUE D'ART ET DE LITTÉRATURE
22, Rue du Grand Cerf, 22
BRUXELLES.

1909



A FRANZ ANSEL

LIMINAIRE

Vois, ce chemin qui monte à la Beauté rêvée,
C'est celui qu'avant toi les héros ont gravi,
Avides d'abreuver leurs lèvres assoiffées
Et de combler plus haut leur songe inassouvi.

Tu souffriras, enfant, dans ta marche sublime,
— Les pieds saignent, vois-tu, sur les sentiers montants —
Qu'importe ! si tu sais que par delà les cimes
Tu trouveras le ciel, l'amour et le printemps.

Si tu sens en ton cœur la tristesse ou le doute,
Songe à ton Idéal qui surgira demain ;
Si tu pleures, regarde à l'entour de ta route ;
Dieu pour te consoler fleurira ton chemin.

Le soir, des rêves clairs vêtus de mousseline,
Glissant dans l'ombre bleue, hanteront ton sommeil,
Si tu les vois mourir avec l'aube opaline,
Ne les regrette pas et va vers le Soleil !

Chante et prie ! Un matin dans la brume irréelle,
Tu verras s'entr'ouvrir un éden vierge et bleu,
Tandis que les clochers d'invisibles chapelles
Balanceront sur toi des angelus joyeux ;

Et s'il fut des douleurs, et s'il fut des rafales,
Et si ton cœur souffrit, tu l'oublieras soudain,
En voyant Dieu sourire au fond de l'azur pâle,
L'amour venir à toi dans l'ombre du jardin.

Tu sentiras en toi une enfance nouvelle,
Tes rêves à jamais prendront leur calme essor,
Et, du ciel plus limpide à la terre plus belle,
Les anges descendront par un escalier d'or !

LES ÉLANS BRISÉS

A JOSEPH BOSERET

DANS LA NUIT.

Je ne m'arrêterai de chanter mon espoir,
Qu'à l'heure où la cavale étrange, qui m'emporte
A travers cet espace épouvantable et noir,
Aux portiques du jour en râlant sera morte !

Elle va dans la nuit. Son galop souverain
Heurte en ses bonds rythmés les rocs et les collines,
Et c'est elle qui fait, de ses sabots d'airain,
Jaillir autour de nous les étoiles divines !

Je sais qu'elle en mourra, mais les sons de mon cor
L'excitent vers son but, sanglante et téméraire !
Encor ! encor ! il faut que mes fanfares d'or
Traversent tout le ciel en leur vol de lumière !

Je veux jusqu'au soleil bondir, audacieux ;
Déjà d'une clarté l'Orient se colore —
Ah ! si tu dois mourir, que ce soit, je le veux,
En mordant au poitrail les chevaux de l'Aurore !

FUGUE.

L'ivresse de partir vers les lointains rivages
Que le soleil divin dore éternellement,
Grandit et bat de l'aile en mon âme sauvage,
Et fait tout à la fois ma joie et mon tourment ;

L'ivresse de saisir en ce soir de tempête
Deux nuages vibrants, de me les attacher
Comme des ailes, et d'aller à la conquête
De l'azur immortel où Dieu seul peut marcher ;

L'ivresse de vêtir ma fuyante pensée
Et mon désir ardent, des rayons du soleil,
Et de faire l'auguste et grande traversée
Qui conduira mon âme à l'horizon vermeil ;

L'ivresse d'aborder sur les étranges grèves
Où, descendant rythmés des coteaux lumineux,
Je verrai s'avancer le groupe de mes rêves
Qui me prendront la main en regardant les cieux ;

L'ivresse d'être seul dans cette île idéale,
Et de vivre à la fois de silence et d'amour,
Sans regarder jamais sur la mer tropicale
Si quelque blanc vaisseau vient du côté du jour ;

L'ivresse de mourir au fond d'un soir qui brûle,
Et de baiser, ravi, les lèvres de la Mort,
Et de sentir les mains douces du Crépuscule
Rouler mon corps pâli dans son grand linceul d'or !

HANTISE.

Il dort, à l'heure morne où la nature rouge
Entre dans son repos tragique, où rien ne bouge :
Il dort. — Ah ! que ne puis-je aussi dormir un peu !
Non, il me faut rester sous le ciel toujours bleu,
Debout, les yeux fixés sur la porte de flamme,
Et sentir l'Infini qui gronde dans mon âme ;
L'Amour près de la Mort se dresse devant moi :
Je veux les regarder en face, sans effroi ;
La Douleur en riant me saisit à la gorge ;
Et par delà, plus loin que les jaunes champs d'orge,
Plus loin que les forêts, plus loin que l'horizon,
Déchirant le silence au bruit de sa chanson,
Sur les cordes de fer de sa lyre immortelle,
Une Muse invisible et farouche m'appelle...

IVRESSE.

O chanter ! te parler ô Muse, ô grande fée,
Te dire mes désirs, et sans trembler d'effroi
Boire au creux de ta main, d'une lèvre assoiffée,
Un peu de l'eau d'amour que tu puisas pour moi.

T'aimer et te le dire, et mourir de ces choses,
Défaillir en disant : je t'aime, et te sentir
Répandre des baisers comme on répand des roses
Sur l'enfant pâlissant qui tremble et va mourir !

Se relever soudain en un sursaut de vie,
Et danser avec toi dans la nuit des adieux,
— Oh ! ces nuits où le ciel est gonflé d'harmonies,
Où l'âme en l'ombre d'or entend palpiter Dieu ! —

Dans tes cheveux épars brilleront des étoiles,
Le rêve de la nuit grandira dans tes yeux,
Tes gestes éternels feront flotter tes voiles
Comme un nuage blanc dans l'infini des cieux.

Et je halèterai sur ta poitrine immense,
L'orchestre de la mer chantera sous tes pas,
Tu me diras, en ta magnifique démence,
Des mots profonds que l'Univers ne saura pas !

Et je mourrai d'ivresse, à l'heure où les collines
Flamboieront au lointain dans des clartés d'éveil,
Tu me prendras, ô Muse, entre tes mains divines
Et tu me jetteras en victime au Soleil !

DES ÉCHOS DE CHOPIN...

Des échos de Chopin meurent dans la maison,
Et heurtent les murs blancs de leurs phrases qui vivent.
Je suis rentré ce soir en ma chambre pensive,
En sentant que la vie était une prison.

Éperdu, je me suis penché à la fenêtre ;
L'odeur des grands sapins, la paix des étangs noirs,
La divine douceur humide de ce soir
Et la brise d'octobre ont pénétré mon être ;

Et mon rêve est parti vers l'horizon muet :
Son cercle de silence enferme toute l'ombre,
Où, comme un oiseau noir à travers la nuit sombre,
Mon rêve sans raison vole et rôde, inquiet.

La nuit a pénétré mon être jusqu'aux moëlles,
J'ai regardé longtemps dans les plaines des cieux
La grande Ourse, et son char froid et silencieux
Qui roule lentement sur un pavé d'étoiles...

Mais, rien de cette paix qui imprègne mon corps,
N'a pu calmer mon âme et sa souffrance étrange ;
Ah ! puisqu'elle ne peut, ouvrant des ailes d'ange
Vers ces astres lointains prendre un divin essor ;

Si, du moins, cette nuit ineffable et si pure,
Où flotte infiniment la tendresse de Dieu,
Voulait descendre en elle, et apaiser un peu
L'appel désespéré de son angoisse obscure !

Je souffre — et cependant l'amour est dans les airs !
Je crie — et la douceur enveloppe les choses !
— Désirs, élans brisés, anxiétés sans cause,
Captivité de l'âme humaine dans la chair !

COUCHANT TRAGIQUE.

O Soleil ! ô Soleil ! depuis mille et mille ans
Tu cherches à monter dans l'Infini sans bornes,
Mais un Doigt inflexible, une Volonté morne
Guide ta marche sûre et brise tes élans.

Comme nous, sous ce dôme étouffe ton génie,
L'azur vierge t'appelle en ses abîmes bleus,
Mais jamais tu n'as pu, ô prisonnier de Dieu,
Bondir hors de ta sphère, au delà de ta vie !

Tu tournes tout le jour autour de ta prison,
Meurtrissant sur les murs implacables ta tête,
Et c'est pourquoi, ce soir où grondait la tempête,
Tu t'arrêtas soudain, seul devant l'horizon !

Et tandis que la mer sur la digue hautaine
Qui barrait ton chemin vers l'Au-delà d'espoir,
Jetait et rejetait ses flots rauques et noirs,
Vieux lion, tu frémis de colère et de haine —

Fauve, tu t'élanças vers l'horizon serein
Qui, pareille à la nôtre, enfermait ta grande âme,
Tu secouas au vent ta crinière de flamme —
Mais ton front se brisa contre le mur d'airain !

Ton sang qui jaillissait éclaboussa les nues,
Et le monde étonné gémit en un grand cri,
Voyant, au fond du ciel, ton corps lourd et meurtri
Retomber dans les flots vers les mers inconnues...

La nuit !. De l'horizon dégoutte un sang vermeil :
Je songe à mes élans vers le ciel et l'espace —
Et je sens, qu'en un soir de tristesse et d'audace,
Je mourrai comme toi, ô tragique Soleil !

L'ENNUI.

Quand le terrible Ennui te prendra dans ses griffes,
Avec ta soif inguérissable, avec ta faim,
Et que, battant l'air de ses ailes d'hippogriffe,
Il t'emportera dans les espaces sans fin.

Quand, sous son vol, se creuseront les gouffres pâles
Et que l'azur toujours fuira dans la clarté,
Si bien que tu auras, dans ta course fatale,
L'horrible illusion de l'immobilité.

Ne te tais pas, ne le crains point, ne sois pas lâche
Lance ton cri d'angoisse à l'univers muet,
Pleure, gémis, rugis jusqu'à ce qu'il te lache
Et te rejette enfin sur ce monde inquiet.

Car sinon tu pourrais, dans l'espace livide,
Mourir, à jamais seul, comme l'aigle géant
Qui plane, grand ouvert, étouffé par le vide,
Et pour l'éternité flotte dans le néant !

LE CHASSEUR PALE.

Je suis le chasseur pâle et je vais l'œil farouche,
Je poursuis, l'arme au poing et le cor à la bouche,
Le sauvage Irréel qui bondit dans les bois ;
A travers les taillis je chevauche, je bois
Au torrent d'idéal qui chante sur les roches ;
Quand un chêne royal se dresse, je m'accroche
A son tronc pour mieux voir le soleil, et la nuit
Je ne veux point dormir dans les ravins d'oubli.
Je veux aller, aller en poursuivant ma bête,
Haletant dans le soir où gronde la tempête,
Je veux aller, le front en sang et l'arc tendu :
J'entends le sol craquer sous ses bonds éperdus,
Je vais l'avoir enfin, je ne sens plus mes plaies,
Et quand soudain je l'aperçois, sous les futaies
Où, sifflantes, bientôt mes flèches l'atteindront,
Un crucifix de feu resplendit sur son front !

QUAND MÊME !

Si mes illusions doivent, l'une après l'autre,
— Croyez à l'Idéal ! croyez à la Beauté ! —
Laisser mon cœur seul et perdu comme le vôtre,
Je veux les prendre encor pour des réalités !

Comme le naufragé qui saisit sa carène,
Je saisirai les bords du rêve chaviré :
Vers le gouffre la barque, en s'enfonçant, l'entraîne,
Lui se croit soutenu — Comme lui je mourrai,

Mais je pourrai du moins tandis que, tournoyante,
L'épave descendra loin des clartés du jour,
Lever les yeux plus haut que la mer effrayante,
Et mourir de mon rêve en y croyant toujours !

L'AME PRISONNIÈRE.

Le Poète a senti son âme prisonnière,
Il a fixé le ciel lointain, comme Jason,
C'est l'heure où, dépliant l'or chaud de sa toison,
Le soleil fait claquer les vermeilles bannières
Sur le sommet des tours du Rêve, à l'horizon.

Le soleil qui se meurt a des appels de gloire,
Ses gestes solennels emplissent l'Occident,
Il baise l'Infini de ses baisers ardents :
Les Vents, hérauts du ciel, entonnent sa victoire
Et les clairons du soir vibrent entre leurs dents.

Les anges du couchant ont déchiré les nues
Et, par la brèche, ils ont soufflé du gouffre bleu

Des fantômes de flamme et des formes de feu,
Qui voguent lentement vers les mers inconnues
Pour s'y fondre à jamais dans la splendeur de Dieu :

Des poissons fabuleux, de rouges crocodiles,
Des navires ouvrant leurs voilures au vent,
Des châteaux de mensonge aux créneaux triomphants,
Des rochers merveilleux, des bois d'or, et des îles
Égrenant dans le ciel leur archipel mouvant.

Les Voix, les Voix du soir royales et câlines
Appelaient le Poète aux calmes voluptés,
Il voyait se dresser l'éternelle Beauté,
Tandis que jusqu'à lui, les lumières divines
Traçaient immensément des routes de clarté.

Le Poète a voulu, vers les cités du Rêve,
S'en aller en suivant les chemins non pareils,
Les bannières claquaient dans les souffles vermeils...
Mais le Destin cloua ses deux pieds à la grève :
Son immobilité ruissela de soleil !

Quand les songes passaient, îlots frangés de cuivre
A travers l'air limpide, en leur voyage lent,
Il a senti l'appel de l'Inconnu troublant,
Et sa chimère ailée a rêvé de les suivre :
Mais le froid de la mort a brisé son élan.

Et quand il a voulu atteindre dans l'espace
La Beauté, solennelle et grande vision,
Le Visage paisible et rêveur, tout au fond,
Regardait son effort et son attente lasse,
De son sourire étrange, impassible et profond.

Toutes les passions ont glissé sur sa tête,
Tous les souffles du soir ont dressé ses cheveux,
Il a bu leur tempête, il a crié : je veux
Ouvrir mes ailes d'or à leur course inquiète...
Mais les vents ne l'ont point emporté dans les cieux.

Il a brandi ses bras dans la fuite éternelle
Des brises qui partaient vers les grands horizons,
Son âme frémissait au seuil de sa prison,
La vision de gloire allumait ses prunelles,
Le désir trop ardent consumait sa raison.

Car, lui qui s'enivrait des divines tempêtes,
Lui que l'or des couchants avait transfiguré,
Il sentait, malgré tout, en son cœur altéré,
L'invincible besoin d'impossibles conquêtes :
Oh ! l'espoir renaissant d'un cœur désespéré !

Il a souffert l'horreur des tourments de l'attente,
Devant le ciel il est resté les bras tendus,
Il a crié vers Dieu qui n'a pas répondu —

Au moins s'il avait vu la féerie éclatante
Sombrer parmi la nuit dans un geste éperdu ! —

Toujours la vision qui l'appelle et qui brûle
S'étend au fond du soir, trop splendide et trop loin,
Et lui, seul, à jamais, est le fatal témoin
Qui restera devant l'éternel crépuscule,
Dans l'ouragan de feu qui ne le prendra point.

Toujours ses bras levés vibrent comme une lyre,
Chacun de ses sanglots s'éperd dans la clarté,
Et cependant l'espace est si plein de beauté
Que, tout en maudissant dans son fatal délire
Cette vaine splendeur, il la lui faut chanter !

Mais il saigne s'il chante, et son âme enfermée
A des élans si hauts qu'elle pense en mourir,
Elle goûte en riant l'ivresse de souffrir,
Appelant sans espoir une nuit bien aimée
Qui n'est point née encore et ne veut pas venir...

LES MATINS ET LES SOIRS

A ADRIEN DE PRÉMOREL

J'AI DIT...

J'ai dit : « je ne veux plus regarder en moi-même,
Les matins et les soirs mireront dans mes yeux
Le sourire et la paix de leurs heures extrêmes,
Je ne veux plus rien voir que la terre et les cieux. »

J'ai voulu oublier mon âme et ma pensée,
Oublier ma souffrance et mes pleurs, ne plus voir
Que la nature en fleurs, comme une fiancée,
Descendre en souriant vers le baiser du soir.

J'ai couru vers le bois, à l'heure où se recueille
L'automnale forêt sous le soleil couchant,
La forêt m'accueillit, mais les fleurs et les feuilles
Se rougirent soudain des gouttes de mon sang.

J'ai couru vers la mer oublieuse et profonde,
Et j'ai voulu me perdre en sa grande clameur ;
J'ai dit : la paix enfin me prendra — mais les ondes
Pleuraient comme les flots qui roulent dans mon cœur.

J'ai marché dans la nuit, mais c'était de mon âme
Que les ombres montaient pour tout voiler de noir ;
J'ai regardé le ciel, mais les astres de flamme
Étaient les feux lointains de mon tranquille espoir.

Et maintenant j'attends l'aurore avec ivresse,
Et puisque dans mon cœur s'élève un chant d'éveil,
Je veux que, triomphal, à jamais, le jour naisse,
Et que mon grand amour brille dans le Soleil !

MATIN D'HIVER.

Sicut sol et nix.

Sur la neige, qui vêt la plaine et la colline
De sa tunique sans couture, infiniment,
Le soleil a jeté ses écharpes divines,
Et tout le gel reluit dans son rayonnement.

C'est la candeur universelle qui flamboie,
Les fantômes lointains se sont évanouis ;
Dans le vide palpite une immortelle joie,
Mes pauvres yeux humains se ferment, éblouis.

Transfiguration des choses et du monde !
L'Hiver s'est tout à coup dressé dans sa beauté,
Le ciel l'auréola de sa lumière blonde,
Et de ses gestes lents tombe de la clarté.

Et c'est Dieu qui soudain surgit devant ma face,
— Le matin l'entourant de son nimbe vermeil —
Et qui me tend les bras sur son Thabor de glace,
Dans un rayonnement de neige et de soleil.

PLUIE DE MAI.

Une pluie odorante et fraîche, en mon jardin,
Dans ce beau jour de Mai rebondit sur les feuilles ;
Et voici maintenant que chacune recueille
En son creux arrosé le reflet du matin.

Une pluie odorante et fraîche, en mon jardin,
Au jardin de mon cœur, crépite et chante, et chante...
Le soleil, au travers, dit sa joie éclatante...
Des rires de clarté s'éveillent au lointain.

J'ai couru dans la pluie en levant mes mains vides,
Et j'ai tendu mon âme, et j'ai dit mes chansons,
Et les calices blancs sur le bord des buissons
Ouvraient en souriant leurs pétales avides.

O la pluie odorante et fraîche au mois de Mai !
O Vierge, ayez pitié des âmes puériles,
Et des petites fleurs blanches, encor stériles,
Qui demandent un peu d'onde pour embaumer !

Toute une joie, en larmes claires, s'est posée
Doucement sur mon cœur qui pour vous s'entr'ouvrait,
O la pluie odorante et fraîche qui tombait !
Il me semble qu'en moi brille de la rosée.

Je vais dans mon jardin virginal et joyeux,
Il tremble des pleurs d'or au bout des branches vertes,
Et la pluie en riant perle aux fleurs entr'ouvertes,
Avec dans chaque goutte un reflet de Vos yeux !

NEIGE DE PAQUES.

Tous les espaliers du ciel
Ont secoué leurs pétales ;
O les fleurs roses et pâles !
O les fleurs de l'Irréel !

Pâques blanches ! Pâques fleuries
Vierge Marie !
Vous faites choir du ciel lointain,
Vierge Marie !
Toute la neige du matin ;
J'entends au loin des sonneries
Vierge Marie !

Il pleut de la neige, il pleut du soleil,
Et de la joie, et du silence,
Et des parfums d'abricotiers, et des cadences
De clochettes d'Avril, qui jettent du réveil
Parmi la neige et le silence et le soleil !

SEPTEMBRE.

La grâce des matins fragiles de Septembre,
Me caresse le cœur de son souffle subtil ;
Sans les parfums errants et l'enfantin babil,
La grâce des matins fragiles de Septembre

Est comme un renouveau plus calme de l'Avril.

La grâce des matins fragiles de Septembre
Fait flotter dans les airs des rêves passagers ;
Un brouillard lumineux tremble sur les vergers...
La grâce des matins fragiles de Septembre

M'enveloppe le cœur de ses tissus légers...

La grâce des matins fragiles de Septembre,
Avec les rayons blancs du soleil automnal,
Sourit à tous les yeux du gazon matinal...
La grâce des matins fragiles de Septembre

Me perle tout le cœur de gouttes de cristal.

La grâce des matins fragiles de Septembre
Rêve encor... vibre encor... mais Novembre fait peur,
Et l'on voudrait éterniser dans sa douceur
La grâce des matins fragiles de Septembre...

Mais le vent de l'hiver est déjà sur mon cœur.

EN CHASSE.

Il fait gris, le brouillard argente les collines
Et drape les bois noirs de pâles mousselines ;
La plaine se recourbe et monte à l'infini.
Silence — Dans le fond, parmi les champs jaunis,
Un laboureur qui passe en guidant sa charrue.
— J'entends chanter au loin une cloche perdue ;
Un coup de feu résonne et part au fond du bois,
Se répercute et meurt ; un grelot ; des abois ;
Trois chiens en bondissant qui s'élancent des chênes :
C'est la vie en criant qui saute dans la plaine,
Le soleil se dévoile et rayonne, à son tour
Le bois frissonne au vent qui monte, et rit au jour
Tandis qu'une alouette, en le ciel clair, palpite
De se sentir si haut et d'être si petite.

PAYS NATAL.

Si l'âme des sapins enveloppe et pénètre
De ses vertes senteurs sylvestres, tout mon être ;
Si les voix des clochers qui hantent l'horizon
Mêlent, dans la douceur de l'arrière-saison,
Leur chant dolent ou grave ou léger à mon rêve ;
Si les vergers mûris, où, tout gonflés de sève,
Les grands pommiers pensifs suspendent leurs fruits d'or
D'un parfum matinal enveloppent mon corps ;
Si les coteaux, là-bas, que votre doigt désigne,
Savent si bien, par la musique de leurs lignes,
Apaiser les sursauts de mon cœur éperdu ;
Si, dans les soirs, les croix des grands chemins perdus
Prennent entre leurs bras compatissants et tendres
Ma prauvre âme à la fin qui se lasse d'attendre,
C'est que tous mes aïeux, entre ces horizons,
Eurent leurs champs, leurs bois, leurs amours, leurs maisons,
Que leur cendre palpite en la terre bénie,
Et qu'un peu de leur mort enveloppe ma vie.

SOIR D'ÉTÉ.

La saveur de la mort, étrange, et prometteuse
De délices sans fin dans les brûlants midis,
S'affaiblit, plus légère, en le soir attiédi —
Mes lèvres n'iront plus à ses lèvres menteuses.

Le vent parmi les blés passe comme au matin,
On entend s'éveiller les musiques lointaines,
Et la vie, en riant, reparaît dans la plaine
Se drapant, moins superbe, en son voile indistinct.

La faim de se mêler à la terre divine,
L'espoir d'oubli muet s'envolent peu à peu :
C'est l'heure de tremper sa lèvre au ruisseau bleu,
C'est l'heure de gravir en chantant la colline ;

De tomber à genoux pour les mots ingénus,
D'écouter, au delà des bois et des prairies
Les battements du cœur de la Vierge Marie
Retentir frais et clairs comme des angelus !

COUCHANT PALE.

Le jour, en se penchant vers l'Occident du rêve,
Une dernière fois s'incline sur sa fleur
Pour aspirer encor son parfum qui se meurt...
Voici le soir qui vient, pensif, le long des grèves..

Le soleil tremble au fond du crépuscule amer,
Autour de lui, sans bruit, le couchant se recueille,
Hélas ! — et lentement, le vent de l'ombre effeuille
Ses grands pétales d'or qui tombent sur la mer..

Tout est fini.. La fleur pâle et découronnée
Qui triomphait tantôt entre les doigts du jour,
Vacille vers l'abîme, et retombe à son tour,
Où près des amours morts s'en vont les fleurs fanées..

SOIR RUSTIQUE.

Les rustiques jardins et leur gaîté naïve
Plaisent, en ce soir rose, à mon cœur — Les fruit mûrs
Mêlent leurs couleurs d'or à celles des fleurs vives,
D'opulents espaliers se suspendent aux murs.

Autour du puits muet, les larges soleils jaunes
Se haussent en courbant leurs ostensoirs trop lourds,
Le vent se fait plus doux parmi les petits aulnes,
Les dahlias joufflus parlent tout bas d'amour.

Sur les carreaux verdis, dans sa clarté dernière
Le couchant infini se reflète en rêvant..
Recueillez-vous mon cœur, et vous, roses trémières,
Balancez lentement vos quenouilles au vent..

TOMBÉE DE NUIT.

Les doux pois de senteur qui rampent dans la dune
Donnent leur âme rose au vent des soirs d'amour,
Dans les vallons pâlis où, bruissante et brune,
La Nuit, en se jouant, poursuit gaîment le Jour.

Leurs ombres sur la terre indistincte s'allongent,
S'allongent, se replient et se bordent d'argent ;
Le Jour, qui ralentit, lui sourit comme un songe
Et la Nuit, sans parler, le touche en se penchant.

D'impalpables douceurs montent de toute chose,
Et je reste, cherchant d'invisibles contours,
Et sentant à mon cœur se mêler l'âme rose
Des doux pois de senteur au fond des soirs d'amour.

ET LE SOLEIL OUVRIT...

Et le Soleil ouvrit ses bras larges au monde,
Son manteau s'écarta comme un grand camail d'or,
Le Jour las se jeta dans l'étreinte profonde —
Lui, refermant ses bras, l'entraîna dans la mort —

La terreur s'épandit, ce fut l'horrible vide,
Tout se tut ; un grand froid remplit les horizons ;
Mais, au fond du silence effroyable et timide,
Un tout petit oiseau commença sa chanson.

DU HAUT DES TERRASSES.

Devant les ondes d'or du couchant taciturne
Dont meurent lentement les cuivres assourdis,
J'ai bu les premiers traits de l'ivresse nocturne.

Les vagues de douleur que la nuit fauve ourdit
Roulaient immensément, en de larges volutes,
Vers les rivages noirs du grand lac attiédi.

Nous regardions le ciel, et soudain vous voulûtes
Que je chantasse encor la beauté de ce soir,
Oubliant un instant le chant lointain des flûtes.

Devant le couchant rouge il fallut nous asseoir :
A travers l'occident où la clarté rutile
Le soleil descendait, lent comme un ostensoir.

A nos pieds s'effaraient les maisons de la ville
Et, du grand ciel muet, s'épandaient sur les toits
Les tragiques reflets des profondeurs tranquilles.

Il nous semblait que Dieu tenait entre ses doigts
Le soleil enflammé sur la ville maudite
Qu'il voulait menacer et bénir à la fois.

Vous perçûtes alors, dans votre âme interdite,
Qu'il nous fallait nous taire et prier un instant,
Et je sentis brûler mes deux mains que vous prîtes.

Oh ! je verrai toujours devant l'astre éclatant
Votre virginité pleurer sur cette infâme,
Et j'entendrai toujours votre cœur sanglotant.

Le Soleil descendit dans l'effroi de nos âmes,
Quand je vis un clocher surgir vers lui tout droit,
Et, sur l'orbe sanglant de cette hostie en flammes

Miraculeusement imprimer une croix !

PLUIE SUR LA MER.

Douce et grise, la pluie, en pleurant sur la mer,
Caresse dans mon cœur comme une fleur, la joie ;
L'horizon indécis dans la brume se noie..
On songe que jadis on a parfois souffert..

Pourtant, dans cet espace imbibé de tristesse
Je vois, sur le rivage où brise l'infini,
Apparaître en chantant à mon œil ébloui,
Du soleil dans les yeux, ma sonore Jeunesse..

Et, dans les gais rayons de son rire immortel,
Les lignes du brouillard comme en un prisme passent,
Et, parmi la tristesse douce de l'espace,
Prennent pour un instant les tons de l'Arc-en-Ciel !

SOIRS D'AUTOMNE.

Soirs d'automne, voici les soirs d'automne pâles,
Où le soleil se meurt dans des douceurs d'opale,
La terre en frissonnant sent venir l'infini ;
Du fond des bois déserts à l'horizon jauni
On entend s'élever — très loin — comme des râles..

Les brouillards de parfums qui montent des taillis
— Parfums de feuille morte et de rameaux vieillis —
Flottent au ras du sol près des lisières grises..
Les arbres, estompés de clartés indécises,
Rêvent dans la moiteur de ces soirs recueillis...

Et les lièvres, tapis dans les sillons humides,
Sentent la nuit grandir en leurs grands yeux timides,

Le vol lourd des perdreaux s'éparpille, incertain,
Un dernier coup de feu retentit au lointain
Comme un adieu très bref vers les espaces vides..

O pauvre soir dolent !.. Mais voici le chasseur
Qui traverse la plaine et chante en la pâleur,
Et son refrain joyeux s'élève dans la brise —
Heureux celui qui peut, dans l'existence grise,
Chanter quand tout se tait et vivre quand tout meurt !

JEUNESSE.

Quelques lueurs tremblaient sur les feuilles jaunies,
Dans les langueurs du soir, très bas, le vent pleurait,
Des sanglots montaient des profondeurs infinies...
Je passais — et tout haut j'ai dit à la forêt :

Oui va ! tu peux gémir ton hymne monotone !
Mais en mon cœur, vois-tu, c'est toujours le printemps :
Puisque je puis chanter, que me fait ton automne ?
Que me fait ton hiver puisque j'ai dix-huit ans ?

UN PEU D'OMBRE...

Un peu d'ombre, un peu de tendresse,
Un peu de brise, un peu d'espoir,
Oh ! n'est-ce pas pour notre ivresse
Le plus calme des reposoirs ?

Les lis très blancs, qui se balancent
Au vent léger des fins de jour,
Donnent leurs âmes au silence,
Et le silence est fait d'amour.

Les fruits mûrs, aux faîtes des branches,
S'effacent comme des points d'or...
Je vois errer des formes blanches
Que bercent de lointains accords,

Tandis que, rêveurs immobiles,
Au bord des larges étangs noirs,
Les bouleaux dans les eaux tranquilles
Regardent les astres pleuvoir...

FIN D'ÉTÉ.

C'est l'exquise douceur de la fin de l'été ;
Les chansons de la mer sont douces, les clartés
En brumes de soleil, voilent un peu les choses.
J'entends mourir dans les jardins l'âme des roses.
On pleure dans la grâce vierge des matins ;
Et du rivage clair, des vaisseaux indistincts,
Ouvrant leur voile blanche au souffle pur des brises,
Traversent lentement les brumes imprécises,
Et semblent, très lointains, naviguer vers le ciel.
De grands vols d'oiseaux blancs sortent de l'Irréel.
Et lorsque vient Midi ses clartés sont plus douces,
Il pose son baiser sur les frondaisons rousses,
Et traîne des rayons graves sur le gazon.
O la sérénité des arrière-saisons

Et la gloire à jamais des soirs multicolores :
Au fond de l'horizon, la mer aux flots sonores
Semble se parsemer d'un archipel de feu ;
Comme un reflet lointain de la robe de Dieu,
Le crépuscule calme, en silence, déploie
Sa pourpre impériale et son or qui flamboie,
Et reste plus d'une heure à l'horizon, rêvant.
Alors surgit soudain le vent du soir ; le vent
Renverse le palais incandescent des nues :
Grands murs incendiés qui s'écroulent, statues
D'or fondu dont les bras se tordent dans le soir,
Vagues de feu qui vont mourir dans le ciel noir,
Tout le couchant s'attarde en ruines sanglantes,
Cependant que la nuit grave, pieuse et lente,
Monte de l'Orient d'un pas mystérieux,
Et répand ici-bas le silence de Dieu.

NUITS BLANCHES.

I

Le cadavre glacé qui gisait sur la plage
A minuit, et tout blanc parmi les varechs noirs,
De ses yeux élargis par le grand désespoir,
Regardait s'en aller la fuite des nuages...

Il restait dans la nuit vide, tragique et seul,
Et la Lune, très pâle au milieu du ciel sombre,
Rencontrant le regard du naufragé de l'ombre,
Mystérieusement lui tissait un linceul.

II

Les nuages s'en vont dans la nuit effarée,
Le vent siffle, et voici les fantômes des morts,
Et, dans l'immensité par l'horizon barrée,
L'océan roule au loin son éternel remords.

La lune épouvantée, au fond du ciel de suie,
Comme Lady Macbeth, blême et le front tremblant,
Se recule, s'acharne, essuie encore, essuie
Ses doigts ensanglantés sur les nuages blancs.

NOCTURNE.

Les fantômes des pins, dressés dans le silence,
Sous la lune au front blanc semblent encor plus noirs,
Et drapés dans leur robe de laine, ils élancent
Leur immobile front vers de muets espoirs.

Aux détours des chemins, voici que ma Pensée
S'arrête, et sur ses lèvres blanches met un doigt...
Et puis elle reprend sa marche cadencée,
Regardant les rayons qui glissent sur le toit.

Elle est sereine et douce et muette, elle écoute,
Et pas un bruit ne monte en cette claire nuit,
Plus un pas ne résonne au tournant de la route...
Elle se signe alors et réfléchit — et puis

S'asseyant sur le bord de la rivière morte
Sur son sein apaisé elle croise ses bras,
Et attend, immobile, en regardant la porte,
Le bruit clair du loquet qu'elle n'entendra pas.

MYSTÈRE.

Je resterai longtemps sur le seuil du mystère,
Oh ! j'aime la douceur de vivre sans savoir !
Le ciel, à chaque soir, viendra baiser la terre,
Mais je ne saurai point ce que disent les soirs.

J'écoute le silence et c'est une harmonie,
Mais je ne saurai point s'il m'aime et me comprend ;
Mon regard suit la plaine et sa fuite infinie,
Mais bientôt l'horizon m'enveloppe et me prend —

Je jette mon appel vers les astres sans voiles,
Et je sens très longtemps errer mon cri perdu...
J'entends les sons divins qu'épèlent les étoiles,
Mais les astres du ciel m'auront-ils entendu ?

Je suis comme un enfant qu'on endort en cadence
Et qui ne saisit plus qu'un rythme balancé...
J'ai deviné le chant qui berça ma souffrance,
Mais je ne connais point les mots qui m'ont bercé.

DANS L'OMBRE.

O paisible douceur du soir parmi les bois :
L'ombre est un encens bleu qui redescend des voûtes,
Et l'âme, en s'épanchant dans le silence, écoute,
Et n'entend plus qu'un son de voix
Qui agonise sur la route
De l'Autrefois.

Et puis la Vie expire toute.

Le passé lumineux où l'on chantait tantôt
Est un pays lointain, maintenant, qu'on oublie ;
Avec ses cris, et ses appels, et sa folie,
Il a sombré parmi les ors occidentaux.

J'entends monter l'Amour et la Mélancolie.

Mais voici que des désirs fous,
Comme des chiens rauques et roux,
Et les désirs mornes de l'ombre,
Comme des chiens tristes et sombres,
Les chiens de feu et les chiens noirs
Hurlent tout à coup dans le soir !

Aux horizons éteints j'entends leur voix de haine :
Les uns, en gémissant, se traînent,
Les autres, se dressant,
Mordent le silence, et ardents,
Le déchirent à coups de dents —
Je vois errer des yeux de sang
Sur les lisières de la plaine...

O Jésus ! allumeur des étoiles lointaines !

NOX.

La nuit, sereine et grande, où pleuvent les étoiles,
A rempli tout mon cœur d'ombres et de clartés,
Je sens descendre en moi et couler dans mes moëlles,
Comme un fleuve d'amour, de silence et d'été.

Mon âme est l'univers nocturne et doux, mon âme
Est obscure à la fois et belle comme un ciel,
Les longs parfums des bois s'y mêlent à des flammes
Et la mer y redit son cantique immortel.

J'ai peur de moi, j'ai peur de voir ce grand mystère —
Et la lune se lève en cet immense soir
Calme, étrange, et faisant le geste de se taire,
Comme un mot inconnu au fond d'un gouffre noir.

NUIT DE JUIN.

O Nuit ! gitane noire, avec ton tambourin
La lune ! Danse encor sous ton plafond de toiles,
Embrassant l'univers de gestes souverains,
Et mêlant tes cheveux aux grelots des étoiles !

Des feux étranges d'or parsèment tes grands yeux.
Andalouse profonde, et tes pieds, en cadence,
Rythment les flots des mers et les brises des cieux,
Et l'Univers entier frissonne quand tu danses !

L'invisible chanson des mondes est pour toi
L'accompagnement lent de ta danse magique,
Et l'espace en silence écoute, plein d'émoi,
Les hymnes infinis des lointaines musiques...

Danse, ô gitane, encor, car se meurt la chanson,
Une brise nouvelle, vois, gonfle ta robe,
Comme au bas de la toile, au bord de l'horizon
Je vois errer déjà les pieds pâles de l'Aube...

LES AUBES MORTES.

A JEAN DE PATOUL

A CELLE QUI LIRA.

A celle qui lira ces pages, sans savoir
Que je lui ai tout bas donné toute ma vie,
Et que je l'ai chantée en mon âme ravie,
Lorsque de mon amour j'allais rêver le soir ;

A celle qui lira ces pages, sans connaître
Tous les tourments divins qu'elle m'a fait souffrir,
Et les bonheurs profonds dont j'ai pensé mourir
Lorsque son souvenir se levait en mon être ;

A celle que, souvent, mon rêve insoupçonné,
Tremblant, enveloppait de son écharpe claire,
A qui, chaque matin, j'ai donné ma prière,
Mais dont le cœur naïf n'a jamais deviné ;

A celle dont l'amour impalpable et candide
M'a gardé de la vie et de ses plaisirs bas,
Et pour qui, chaque soir, j'ai dit : je ne veux pas !
Quand leurs baisers montaient vers mes lèvres avides;

A celle dont, si pur, le regard à venir
M'a fait l'âme fervente et droite comme un cierge,
A celle qui m'a fait me donner à la Vierge
Dont le sourire bleu descend pour me bénir ;

Toi qui seras ma vie et qui fus ma jeunesse,
Toi vers qui tout mon cœur a bondi sans retour,
Enfant que j'aimerai d'un immortel amour —
Si jamais le bon Dieu veut que je te connaisse !



Je ne l'ai jamais vue, et depuis mes quinze ans,
Son désir a grandi dans mon âme exaltée,
Parmi les soirs de mai, souvent, je l'ai chantée,
Dans les parfums légers dont me frôlait le vent ;

Parfois j'ai vu venir sur ma route éblouie,
De si pures enfants, que mon cœur éperdu
Croyait que son fantôme avait enfin paru :
Mais dans la brise elles se sont évanouies.

Et me voici toujours, sans joie et sans rancœur,
Poursuivant dans le ciel sa figure qui passe,
Et jetant mes chansons vers elle dans l'espace,
Et lui donnant mes vers comme autrefois mon cœur.

***

Elle dort, dans la paix des roses matinées,
Comme une fleur éclose au fond d'un blanc jardin,
Jamais elle n'entend que l'angelus lointain
Et les appels légers des chastes destinées...

Le soleil souriant caresse d'un rayon
Sa corolle candide où tremble la rosée,
Sur ses pétales clairs jamais ne s'est posée,
Pas même en l'effleurant, l'aile d'un papillon...

Elle grandit, parmi les lis blancs et les roses
Qui déferlent, joyeux, sur la blancheur des murs,
Son parfum monte au ciel comme un cantique pur
Que Dieu vient écouter dans le réveil des choses...

Qui sait ? comme un pollen que la brise de Mai
Emporte dans son vol jusqu'à la fleur promise,
Peut être que mon rêve emporté par la brise,
Va descendre là-bas au jardin parfumé ;

Peut être que mon rêve et ma chanson naïve
Vont frôler sa corolle et son cœur ingénu,
Et que l'appel lointain de l'amour inconnu
Va retentir au fond de son âme pensive...

Hélas ! peut être aussi le vent l'emportera
Au gré de son caprice et de son ironie,
Et, sans jamais pouvoir toucher la fleur bénie,
Parmi l'azur, éperdu — seul — il s'en ira...

Si tel est mon destin, triste et l'âme fermée,
Je me résignerai — mais, quand viendra mon jour,
Je remercierai Dieu d'avoir connu l'amour,
Si je meurs sans avoir connu la Bien aimée...

UNE PREMIÈRE ABEILLE...

Une première abeille aux tourbillons ardents
Tourne autour de ma tête, et remplit le printemps
De sa chanson de feu qui paraît éternelle ;
Et je retrouve, dans le bruit d'or de ses ailes,
Le tournoiement en moi de mes désirs ardents !

Intense passion des abeilles qui vibrent !
Votre invisible vol, éblouissant et libre,
Est chantant de soleil et de chaude beauté ;
Vous animez d'amour les ondes de clarté,
Et par vous, c'est l'espace entier qui vit et vibre !

Et mon cœur est l'espace encor frais et dormant,
Vide, où des désirs fous tournent éperdument,
Descendant et montant, se cognant aux murs, ivres,
Invisibles, mais pleins du délire de vivre —
Et par eux tout mon cœur s'éveille éperdument.

CORNEMUSES.

Airs étranges des cornemuses
Vous me revenez en ce soir,
Chants de quelques sauvages Muses,
La nuit, au fond d'un vieux bois noir —

Vous revenez, comme les ombres
De ces chanteurs de grands chemins,
Que je voyais dans les noirs sombres
Marcher, las, vers les lendemains ;

Vos souffrances inconsolées
Retentissent en mon cœur mort,
Echos des chimères ailées
Que mon espoir fou cherche encor...

L'odeur des montagnes désertes
Où mes pieds d'enfant ont monté,
Rentre par ma porte entr'ouverte
En ce soir inquiet d'été.

La chanson des chasseurs farouches
Qui redescendaient à la nuit,
En faisant vibrer sur leurs bouches
L'hymne ailé qui vole et s'enfuit ;

Le souffle ardent des solitudes
Où s'effondre le ciel trop bas —
O vent de nos campagnes rudes
Dont je ne me souvenais pas !

Aussi les airs des cornemuses,
En ce soir triste et sans douceur,
Me font, par leurs rumeurs confuses,
Sentir le vide de mon cœur...

COMBIEN M'ONT DIT TOUT BAS...

Combien m'ont dit tout bas, à l'heure où l'on se quitte :
Je souffre — et m'ont serré très longuement la main,
Et puis s'en sont allés sous les arbres, moins vite,
En regardant blanchir les pierres du chemin...

La nuit les entourait d'une ombre froide et morte,
Ils s'éloignaient, ployés, le cœur las d'espérer...
Et je restais pensif, sur le seuil de ma porte,
En appelant l'amour qui les faisait pleurer !

COMME TOI.

Océan, comme toi, mon âme impatiente
Interroge là bas les horizons muets,
En attendant en vain la tempête effrayante
Où pouvoir assouvir son désir inquiet.

Souvent, dans les matins, la mer se cabre et gronde,
Mais le soleil qui monte apaise son élan ;
Tandis qu'il la caresse en glissant sur les ondes,
Elle pleure tout bas sur un rythme dolent.

Ainsi, montant sans cesse et sans cesse entravée,
Sous le soleil trop doux, ma pauvre âme, toujours,
Cherche fougueusement la passion rêvée —
Et meurt de ne sentir que des brises d'amour...

LE CLAIR DÉSIR.

Je veux m'en retourner vers les plages candides
Où ma petite enfance, avide d'inconnu,
Regardait s'étonner les horizons limpides
Devant la pureté de son rêve ingénu.

Je veux la rappeler, cette enfant aux yeux pâles
Qui jouait avec moi et qui voulait m'aimer,
Et qui mettait déjà dans sa voix virginale
Un peu de la senteur de son cœur parfumé.

Je veux revoir flotter, aux vergues des chaloupes,
Les drapeaux azurés de nos désirs changeants
Qui claquaient dans le vent, tandis que, sur la poupe,
Petits conquistadors des beaux lointains d'argent,

Nous chantions au soleil des chansons enfantines,
En regardant tomber sur les blancs archipels
Tout le vol odorant des roses églantines
Que la Vierge effeuillait des balcons d'or du ciel.

Et je veux retrouver les prières étranges
Que je disais tout bas, à l'heure où l'on se tait,
Où ne bruissaient plus que les ailes des anges
Peuplant les clairs pays où le songe partait ;

Partait parmi les prés, les bois et les clairières,
Le long des chemins verts bordés de ruisseaux bleus,
Où des enfants rieurs attachaient des prières
En guirlandes d'amour sur les arbres de Dieu...

Et tout n'est pas fini, puisqu'en votre âme frêle
J'entends le frisson blanc des aubes d'autrefois,
Puisqu'en vos yeux pensifs je vois frémir des ailes,
Et puisque le matin monte dans votre voix !

SILENCE.

Sur la berge muette où traîne une buée,
Nous avons ralenti notre course un instant,
Pour écouter, dans la lueur diminuée,
Le silence ouaté qui montait de l'étang...

Le silence allongeait les minutes trop brèves,
Et, pensifs, nous suivions lentement du regard
Les très pures douleurs, qui glissaient dans nos rêves
Comme des cygnes blancs à travers le brouillard...

SYMPHONIE EN ROSE.

Tandis qu'en nos enclos les fleurs, trop tôt décloses,
Sèment dans la moiteur leurs pétales défunts,
Voici que je m'embaume aux baisers de ta rose
Qui exhale vers moi ses vivaces parfums —

Fraîche fleur oubliée en l'automne morose.

Tant d'âmes sont ainsi qui, soudain et sans cause,
Sentent pleurer, pleurer de très vagues rancœurs,
Tandis qu'en moi je sens monter la fleur mi-close,
La rose de l'amour qui rosit en mon cœur —

O sourire perdu dans la douleur des choses !

Sur son calice pur que la nuit pâle arrose
De la rosée intime et rose des matins,
La clarté d'une aurore impalpable se pose
Dans un lent flottement de rayons indistincts,

Comme un rêve tremblant qui voudrait, mais qui n'ose..

LE CHEMIN DES BOIS.

Oh ! marcher avec vous le long de ce chemin,
Hésitants et pensifs, en nous tenant la main,
Et, retenant tout bas notre cœur qui s'élance,
Harmonieusement écouter le Silence.
Entendre par moment, sautillant et subtil,
Passer sur nous le souffle embaumé de l'Avril...
Sous nos pas cadencés faisant craquer les mousses,
Rêver infiniment à des choses très douces...
Regarder devant nous, émus, les lointains bleus,
De peur que, par hasard, se rencontrent nos yeux,
Et qu'alors, rougissants dans notre amour candide,
Nous ne sentions monter une larme timide...

ÉCRIT A LA POINTE DU RAZ.

Oh ! je voudrais vous voir assise auprès de moi,
Dans ce rocher, sous le soleil. Je vous y vois :
Vos yeux plongent au loin, grands ouverts, dans l'espace,
Les voiles rouges des bateaux, l'oiseau qui passe
Entraînent vos regards à travers l'infini.
Calme, au-dessus de nous, une croix nous bénit...
Vous portez une coiffe blanche de dentelles
Dont la brise de mer fait battre les deux ailes,
Et votre collerette est faite de lin blanc...
Moi, je reste muet et je suis en tremblant
Le lent palpitement de votre âme enfantine...
Un crucifix d'argent pend sur votre poitrine,
Et vous tenez en main une gerbe de fleurs,
Où se mêle en chantant — ô divines couleurs —
Comme dans le jour frais des rustiques clairières,
L'or jaune des ajoncs au rose des bruyères.

LES LILAS SONT FINIS...

Les lilas sont finis. Voici venir l'Eté
Apportant dans ses bras l'opulence des roses...
Un souffle alanguissant de lourde volupté,
Sous la chaleur du jour, traîne sur toutes choses...

Dans les brises du soir il n'est plus de fraîcheurs
— Pleurez, ô fiancés, vos minutes exquises —
Avec son rêve blanc, le chaste printemps meurt
Parmi les larmes d'or que pleurent les cytises...

IL EST DE CES AMOURS...

Il est de ces amours d'enfants, il est des rêves
Qui passent dans le ciel, très lointains, en chantant,
Auxquels on va songer, pensif, le long des grèves.
Pendant les soirs émus de ses premiers printemps ;

De ces amours légers qui, lorsque fuit l'enfance,
S'effacent doucement, et que l'on voit mourir
Sans ressentir, au cœur vidé, d'autre souffrance !
Que l'intime douleur de ne point en souffrir !

MA PAUVRE AME...

Ma pauvre âme est semblable à la forêt mourante
Où le cortège d'or d'un roi vient de passer :
Dans la pénombre grise elle a vu s'effacer
Les derniers flamboiements de sa course éclatante...

Les cuivres du couchant, au lointain, se sont tus,
La pensive forêt ne dort pas, mais écoute,
Et, sentant que tout bruit s'est éteint sous ses voûtes
Se meurt d'attendre encore et de n'espérer plus...

SOUVENIRS

Le jour et mon amour sont morts dans le soir pâle.

Et d'abord tout s'est tu devant le couchant d'or,
Puis ce fut le sanglot du monde qui s'endort,
Puis l'ineffable instant du silence d'opale...

Et maintenant, la nuit descend sur le bois noir
Dont les fleurs, dans la paix, referment leurs corolles..
Et voici que soudain, de mystiques paroles
S'élèvent des taillis et chantent dans le soir...

Les grillons font trembler leur grêle chanterelle,
Mille bruits, que tantôt l'on ne pouvait ouïr,
Se mêlent en des voix, des souffles, des soupirs ;
Des murmures confus montent des herbes frêles...

Le ruisseau dans les joncs distille-t-il des pleurs ?
La brise berce tout de sa chanson très douce,
D'invisibles émois font frissonner la mousse,
Et l'on entend chanter le parfum pur des fleurs.

Le jour et mon amour sont morts dans le soir pâle.

D'abord je me suis tu, puis j'ai pleuré, et puis
Sur ma pauvre douleur j'ai vu tomber la nuit,
Et j'ai voulu dormir dans sa paix idéale...

Mais voici que, soudain, dans l'ombre de l'oubli,
J'ai entendu monter des chansons inconnues...
— Oh ! mes purs souvenirs, mes douleurs ingénues
Qui redisent tout bas l'amour enseveli ! —

Et que maintenant, seul, et sous le ciel sans flammes,
Moi qui n'avais jamais chanté, lorsque j'aimais,
J'écoute frissonner dans la douce forêt,
Tout le vol des chansons qui montent de mon âme.

PLAGE D'HIVER.

J'ai si peur de la solitude, et pourtant j'aime
De me trouver souvent tout seul devant moi-même.
Voici la mer qui monte et remplit l'horizon ;
L'hiver a fermé les fenêtres des maisons,
La plage est toute vide, et, très lent, le vent passe.
Le cœur de l'infini palpite dans l'espace.
J'ai peur — Le soleil clair ne réchauffera plus
Mon pauvre corps où bat un cœur irrésolu ;
Moi, qui voulais trouver au fond de ce silence,
Une douceur divine où baigner ma souffrance,
Je me retourne en vain, espérant voir venir
Du bout de l'horizon, le calme souvenir :
La plage reste vide, et j'attends sous la nue
Solitaire, depuis des heures, sa venue.

LAISSEZ-MOI...

Laissez-moi m'oublier dans le rêve impalpable
Que le brouillard d'été tisse autour de mon cœur —

Ne savez-vous donc pas qu'un mot léger m'accable
Et que je n'aime rien autant que ma douleur ?

Laissez-moi ne plus voir, à travers l'or des brumes,
Que les contours lointains des âmes que j'aimais. —

Ne savez-vous donc pas de combien d'amertumes
M'ont rempli tous ces cœurs qui ne s'ouvrent jamais ?

Laissez-moi deviner les soleils qui se lèvent,
Et que cet indistinct fait douloureux et doux —

J'ai souffert du Réel moqueur, tant que mon Rêve
N'avait pas mis un voile éternel entre nous.

Laissez-moi m'endormir parmi ce clair silence,
Je ne veux plus ouïr que mon songe attristé —

J'ai surtout peur de vous, Marâtre, ô Conscience !
Ne me reprochez pas ma douce lâcheté !

L'OMBRE MORTE DES SOIRS...

L'ombre morte des soirs sur les canaux de Flandre
Drape mon cœur lassé d'un crêpe humide et doux.
Oh ! ne plus rien sentir et ne plus rien entendre...
Les cloches au lointain sonnent : Souvenez-vous.

Les cloches au lointain sonnent : Souvenez-vous.»
Vous souvient-il ? un soir, sur les canaux de Flandre,
Cette nuit qui pleurait des gouttes d'eau sur nous
Se taisait tristement et semblait nous comprendre...

Pour moi, je n'ai rien su de plus tristement doux
Que de sentir la nuit sur mon âme s'étendre...
Les cloches au lointain sonnent : Souvenez-vous...
Oh ! ne plus rien sentir et ne plus rien entendre !

Ombre morte des soirs sur les canaux de Flandre...

INVOCATION.

Aime-moi, bonne Muse douce — oh ! si tu veux
Tu peux m'aimer, je suis si seul, je suis si triste...
Oh ! laisse-moi mêler mes pleurs à tes cheveux,
Et te donner mon pauvre amour trop égoïste.

Tes mains si calmes, oh ! pose-les sur mon cœur,
Il est si lourd et si saignant ; baise mon âme !
Ne tourne pas vers moi de ces regards moqueurs :
Sois-moi bonne, veux-tu ? comme une simple femme.

Tu pourrais être bonne et tu le fus parfois.
Tu te souviens ? il fut des jours où ma souffrance
Mourut très doucement, au seul son de ta voix,
Comme un rêve mauvais dans un parfum d'enfance.

Tu me chantais alors des choses... regardant
Si mes yeux souriaient à tes chansons naïves,
Et moi je sentais, ô ma Muse, en t'écoutant,
Jaillir au fond de moi des fontaines d'eau vive.

Tu me prenais, t'en souvient-il ? comme un enfant,
Sur ton sein parfumé pressant ma tête blonde,
Et tu me répétais tout bas, — oh ! si souvent !
Ces contes où passaient des rêves d'autres mondes...

Je m'endormais ainsi dans tes bras maternels,
O Muse ! ô sœur ! ô femme ! ô calme et tendre amie,
Et je me réveillais doucement dans le ciel
Et les anges venaient à mon âme endormie...

Reprends-moi, oh! veux-tu, comme alors, rien qu'un peu;
Je te donne mon cœur, console-moi, je pleure —
Si je pouvais dormir — oh ! dormir rien qu'une heure !
Et rien qu'une heure, entre tes bras, rêver de Dieu !

Celles que j'ai cru adorer,
Mon cœur les a transfigurées ;

Je suis parti, sombre et ravi,
Leur sourire a hanté ma vie ;

J'ai incarné mon idéal
Dans leurs figures virginales :

Et lorsque je suis revenu
Je ne les ai pas reconnues...

L'ADIEU.

Les fantômes du jour à l'horizon s'effacent,
Déjà ! L'ombre descend, très douce, et le vent passe..
Un regret tremble au bord des pétales de fleurs...
Ami, reconnais-les, du fond de ta Douleur :
Ce sont les souvenirs de ton enfance aimante
Qui s'enfoncent, là-bas au loin, dans l'ombre lente,
Et ne sont plus, dans les moiteurs de l'horizon,
Que des brouillards légers flottant sur les gazons...
Quoi ? Tu ne pleures pas ? En cet adieu tranquille
Tu ne reconnais plus ces figures graciles,
Ces gestes ingénus et ces cheveux flottants,
Que ton âme évoquait jadis dans le printemps,
Et qui peuplaient pour toi les songes et les mondes ?

Tu souris ? Tu n'a pas aimé ces enfants blondes ?
Pourtant, souviens-toi bien qu'il fut des soirs légers,
Où tu voyais leurs robes pâles, voltiger
Comme des anges blancs, à l'entour de ton rêve ?
Et qu'il fut des matins, où, sur la paix des grèves,
Devant l'onde qui chante et le soleil levant,
Tu mêlais ta voix jeune à leurs voix dans le vent ?
Ne souffres-tu donc pas, voyant leurs mousselines,
Se fondre au loin dans le brouillard bleu des collines ?
Un lambeau de ton cœur ne les suit-il donc pas ?
— Écoute. En les voyant s'éloigner pas à pas ?
En les voyant décroître à l'horizon des songes,
Je souffris, et l'amour me parut un mensonge,
Et j'eus pitié de moi qui laissais, lâchement,
S'enfuir les rêves purs caressés un moment...
Puis j'ai vu qu'ils étaient bien morts en mon cœur vide,
Et j'ai remercié ma tendresse timide,
Qui jamais, devant ces enfants, n'avait osé
Murmurer un aveu ou rêver d'un baiser...
Maintenant je suis seul en la nuit solitaire,
Je songe aux mots d'amour qui dans mon cœur chantèrent :
Ils étaient beaux, ils étaient purs, ils étaient doux,
Je les eusse un matin dit tout bas, à genoux,
Enivré de fraîcheur et d'espérance claire...
Mais j'eusse trop souffert, en ma jeunesse fière.
Si c'était après avoir dit ces mots divins,
Que mon rêve avait fui, inconsistant et vain !

Peut être aurais-je fait pleurer des yeux d'aurore...
...Et c'est pourquoi dans l'ombre où je les cherche encore
Malgré tout, ces amours disparus au lointain,
J'écoute au fond de moi s'élever, indistincts,
Les voix et les parfums de mes désirs candides,
Et je goûte à la fois, perdu dans ce soir vide,
En murmurant l'aveu que nulle n'entendit,
La joie et le regret de ne l'avoir point dit.

COMME AU FOND D'UNE ÉGLISE...

Comme au fond d'une église eucharistique et blanche
Où flotte l'encens bleu des offices éteints,
J'écoute dans mon âme, en ce soir de dimanche,
Monter mystiquement des hymnes indistincts...

J'écoute dans mon âme, en ce soir de dimanche,
Le murmure traînant de très anciens *Ave* ;
Des pas que j'ai connus meurent sur le pavé,
Comme au fond d'une église eucharistique et blanche...

MADONE QUI PRIEZ...

Madone qui priez sur le bord du chemin,
Nous voici devant vous : lui, porte ses fleurs blanches
Qu'il voudrait déposer, timide, entre vos mains...
Le soleil de l'amour lui rit parmi les branches.

Et moi, je n'ai plus rien, hélas ! à vous donner :
Aussi pardonnez-moi, douce Vierge, si j'ose
Effeuiller devant vous, blancs toujours, mais fanés,
Les pétales défunts de mon bouquet de roses...



INSCRIPTION.

Sculpteur déçu, depuis que la Réalité
Avait cassé mon rêve et brisé mes statues,
J'avais durant des jours souffert et sangloté,
Les voix de mes douleurs ne s'étaient jamais tues.

J'ai pris un peu de glaise et, sous le ciel pâli,
J'ai fait jaillir cette urne entre mes doigts agiles :
C'est dans l'humble travail que j'ai trouvé l'oubli.
— J'ai pétri ma souffrance en ce vase d'argile.

LE CIMETIÈRE DORT...

Le cimetière dort en haut de la colline :
Pélerin d'idéal, j'ai quitté la maison,
Et maintenant, montant dans le soir qui décline,
J'ai vu des croix de bois bénir mon horizon.

Et je me sens joyeux sur ma route sublime,
Et je dresse le front vers le ciel barré d'or,
Depuis que je t'ai vu apparaître à la cime,
O Vision sereine et douce de ma mort !

VILLE MORTE.

Je suis venu vers vous pour chercher le silence,
O chère Ville enfantine et grave, et l'oubli...
Me voici, et voici mon cœur et ma souffrance :
O paix du soir d'été drapez-les de vos plis...

Je le vois bien : vous le savez ; mon cœur est vide,
Lui qui croyait aimer, si fort et pour toujours...
Donnez-lui le baiser de vos rêves candides,
Et que j'oublie, à tout jamais, mon pauvre amour.

Il est mort ; à cette heure où défaillent les songes
Son navire d'espoir sombra dans l'inconnu —
Et je cherchais encor dans l'ombre et le mensonge
Cet amour trop aimé qui n'est point revenu.

Il s'en va maintenant, cadavre étrange et pâle,
Nu dans les sombres flots qui le virent mourir,
Parfois je l'aperçois, passant dans les rafales :
Mais il a le rictus affreux du souvenir...

Et je rêve souvent, au fond de la nuit vague,
Que je nage, éperdu, dans le froid océan,
Et que je le rencontre, émergeant de la vague
Lui qui vient de mon cœur et retourne au néant !

Oh ! l'oublier ! — Calmez mon âme inapaisée,
Cher Passé qui rôdez au bord des quais déserts ;
Vous, même, qui chantez comme des fiancées,
O cloches ! taisez-vous dans la pâleur des airs !

...Ils pâlissent, les sons que les cloches balancent...
On sent mourir au loin des parfums d'encensoirs...
Du silence à jamais ! Du Silence ! Silence...
Je me recueille, avec le jour, au vent du soir...

Je ne veux pas d'espoir, je ne veux pas de vie :
Il me faut de l'oubli calme et pur, de l'oubli...
Ne plus savoir, être sans fièvre et sans envie...
Dormir dans la douceur de ses sens abolis...

Dormir dans une brume éternelle et tranquille,
— Le Passé, l'Avenir, le Réel me font peur ! —
Être en son âme comme en cette douce ville
Où l'amical silence enveloppe mon cœur,

Où tout dort et se tait, où personne ne passe,
Où les pignons mirés rêvent dans le canal,
Où le jour clair se meurt comme un bruit qui s'efface...
...Mon Dieu ! ces pas soudains et ces voix de cristal !

Ce sont les tout petits qui sortent de l'école
Et passent, en riant et sautant, près de moi
Et leurs mots, argentins et purs, leurs chansons folles
Comme des vols d'oiseaux traversent mon émoi...

Ils sont la Vie, ils sont l'espoir, ils sont les rêves,
Et leur passage fol, qui déjà s'est éteint
Aux tournants lumineux de la ruelle brève,
A fait renaître en moi des désirs de matin.

Lâche ! je ne voulais plus que l'oubli du monde,
Le désir d'être rien m'entourait de douceur...
Mais un peu de soleil sur quelques têtes blondes
Et quelques chants légers ont réveillé mon cœur !

Qu'importe le passé d'espérance en allée ?
L'Été brillant se meurt, mais il est des Printemps
Qui attendent là-bas, dans la claire vallée,
L'heure où ils graviront la colline en chantant.

Je veux aller vers eux, souriant et superbe,
Avec les bras tendus et les cheveux flottants,
Et je veux leur paraître, accourant sur les herbes,
Comme un Printemps joyeux va vers d'autres Printemps !

Aussi réveille-toi, Ville tranquille, accroche
Un lambeau de soleil au sommet de tes tours
Balance sur mon cœur l'Hosanna de tes cloches !
Égrène sur mon cœur tes carillons d'amour !

Et lorsque le Couchant, en sa flamme dernière,
T'aura vêtue à tout jamais de pourpre et d'or,
Montre-moi le chemin de la mer de lumière,
Et les drapeaux claquant sur les vaisseaux du port ;

Et, plus loin, l'île en feu des divines Délices
Qui lève, en les clartés de l'horizon vermeil,
De ses deux bras fervents, le triomphal calice
Où, comme une hostie d'or, descendra le Soleil !

LE CLAIR SOLEIL.

DÉDICACE.

O Vierge ! dans les jours où mon âme meurtrie,
Morne d'avoir souffert, lasse d'avoir pleuré,
Venait à ton autel pour te prier, Marie !

Que de fois n'ai-je pas — pauvre rêveur leurré —
Sangloté devant toi le menu de mes peines,
Et caché ma douleur dans ton cœur déchiré !...

Et lorsque, caressé d'espérances sereines,
Enivré des chansons de mes printemps joyeux,
Parmi les chapelets de fleurs qu'Avril égrène,

Je venais m'arrêter à ton autel pieux :
Que de fois n'ai-je pas, en te voyant sourire,
Mélangé mon espoir aux regards de tes yeux...

Dans les soirs désolés où mon Dieu se retire,
Que de fois n'ai-je pas, voyant ton oraison,
Mis ma prière en pleurs sur tes lèvres de cire...

Aujourd'hui le soleil me rit à l'horizon :
J'aime, et veux le crier aux cieux, aux fleurs,aux branches !
Mais je veux, avant de leur jeter ma chanson,

Déposer mon amour entre tes deux mains blanches...

MON AME.

Sur mon âme s'étend un rose crépuscule,
Et sa douce clarté m'imprègne d'infini :
Le silence — Pas un bruit d'aile ne circule,
Parmi cette lueur qui naît ou qui finit.

Je cherche vainement le côté de l'aurore,
Je m'écoute, et ne puis dire ce que je sens,
Je suis seul et j'attends, ne sachant pas encore
Si c'est le jour qui monte ou la nuit qui descend. —

INCERTITUDE.

J'ignore si c'est vous que j'aime, ô ma lointaine,
Et j'aime ! et cependant nulle autre n'eut pour moi
Le charme printanier de votre âme sereine,
Le charme juvénile et blanc de votre voix.

Et j'aime ! et par les bois et les jardins de roses,
Je vais, tendant la bouche et les bras tour à tour,
Et serrant sur mon cœur l'ombre de quelque chose
Qui, comme un parfum clair, s'évanouit toujours,

Et que j'aime, et que j'aime, et que j'aime sans cause—

J'ignore si c'est vous que j'aime, ou bien l'Amour.

BEATA BEATRIX.

Beata Beatrix, ô Béatrice, ô femme,
Ton extase immortelle a remué mon âme,
Ton espoir lumineux en mon cœur a chanté,
Et ravi, je regarde, au fond du ciel d'été,
Passer et repasser ta figure bénie —
Le ciel roule mon cœur parmi ses harmonies,
Il l'éperd en l'azur idéal et lointain,
Mes jours délicieux ne sont plus qu'un matin.
Je m'éveille en voyant devant moi ton image,
Des larmes de douceur ont mouillé mon visage,
J'ai deviné par toi l'Amour et sa beauté,
Et, les jours où mon cœur d'enfant s'est attristé,
Comme Dante debout au bord de la colline,
J'ai respiré l'odeur de ton âme divine...

LE CHEMIN D'OR.

Le chemin d'ocre jaune et de sable éclatant
Que mes pas ont gravi dans cette matinée,
M'a chanté la chanson divine et parfumée
Qu'à son retour joyeux lui chanta le Printemps.

Il monte entre les fleurs qui tremblent, les bruyères
Où flotte le brouillard léger des matins clairs ;
Tout au bout, dépassant les coteaux blancs et verts,
La flèche d'un clocher surgit dans la lumière ;

Et voici que, soudain, dans le jour attiédi
Où l'âme doucement se mêlait au silence,
Le clocher inconnu se réveille, et balance,
En notes de clarté, l'Angelus de midi.

*
* *

O le beau chemin d'or que gravit mon enfance,
Et le rêve flâneur de mes pas ingénus !
J'y cueillais en riant les fleurs d'insouciance
Quand au clocher prochain retentit l'Angelus

Ses mystiques appels, par delà les collines,
Font frémir d'inconnu mon cœur vierge et tremblant,
De longs parfums de lis l'étreignent en plis lents,
Comme une écharpe de candides mousselines.

Et, muet et surpris dans la beauté du jour,
Le long du chemin d'or je marche vers la Vie,
Écoutant retentir en mon âme bénie
La cloche infiniment pieuse de l'amour.

LE VENT QUI VIENT.

Le vent qui vient, le vent qui court, le vent qui passe
A dans mon âme ouverte engouffré les espaces.

Les flammes du soleil qui vibrent dans le ciel
L'ont embrasée alors d'un éclat immortel ;

Et la mer effroyable et sans borne, qui gronde,
Y déchaîna les passions des grandes ondes ;

Mais, l'azur dévoilant la paix des Paradis,
En moi tout l'infini de l'amour s'épandit,

Pour que mon âme fût plus grande que le monde.

HIER J'AI CONFIÉ...

A Paul le Cocq.

Hier, j'ai confié tout bas au ruisseau clair
L'amour qui me troublait dans mon âme naïve ;
Quand je suis retourné ce matin sur la rive,
Il avait oublié mon doux aveu d'hier...

Le flot l'avait porté tout le long du bord vert,
Puis il s'était mêlé à la rivière vive,
Puis le fleuve verdâtre à la marche pensive
L'avait perdu, là-bas. tout petit, dans la mer...

C'est pourquoi, j'ai couru ce soir jusqu'à la grève,
Éperdu, je pleurais en recherchant mon rêve...
Mais j'ai senti mourir tout-à-coup mes sanglots :

La mer venait à moi sous le Couchant de flamme,
Et j'écoutais monter sa chanson dans mon âme :
— Car c'était mon amour qui chantait dans les flots.

OH JE SUIS SI HEUREUX...

Oh je suis si heureux que je souris dans l'ombre
A quelqu'un qui ne me voit pas.
C'est le soir après le repas :
Je suis dans le grand' salle sombre..
J'écoute de mon cœur les battements sans nombre.
Il me semble que dans mon âme
Il y a un grand soleil d'or,
Dont la flamme
Brille à travers mon corps.
Mes sourires et mes paroles
Se dirigent vers les lointains...
La musique, là-bas, monte en sons indistincts
Et j'en suis les vagues symboles...
Les airs que vous aimez ont pour moi des douceurs,
Je pense que vous êtes ma sœur,
Que vous êtes assise au fond de cette chambre,
— Qu'il fait doux, qu'il fait chaud en ce soir de novembre ! —
Et que c'est vous qui, sur le piano,
Faites monter ces notes qui se lèvent
Très vaguement, comme des mots
Au fond d'un rêve.

SOIR INTIME.

Ma chambre où rien ne vit dans ce gris crépuscule,
Pas même, au fond de ce coin d'ombre, la pendule
Qui, sentant que mon cœur voulait penser à vous,
A tu, très lentement, son battement si doux...

Ma chambre où rien ne vit écoute ma pensée,
Tous mes rêves des nuits passées
Ont disparu : je vois, hésitants et tremblants,
S'évanouir, le long des murs, leurs voiles blancs...

Tous mes objets aimés se recueillent et meurent
Dans la pénombre ; voici l'heure
Où, tous les soirs, je crois revoir, légers et bleus,
Les regards de vos yeux,
Comme un adieu...

LA CONQUE.

Comme une conque blanche au bord des plages blondes,
Qui garde tous les bruits des océans plaintifs,
Votre cœur a redit à mon cœur attentif
L'écho doux et lointain des tempêtes du monde...

Tous les cris de la Vie et tous les ouragans
Qui grondent sur les murs des horizons tragiques
N'ont fait, sans le savoir, qu'une faible musique :
Un chant mystérieux dans le cœur d'une enfant.

Aussi je ne veux plus entendre, pauvre mousse
Rejeté sur le bord par les vagues des mers,
Je ne veux plus entendre rien de l'univers
Qu'au travers de votre âme inconsciente et douce.

CRÉPUSCULE.

Ce couchant, nous l'avons ensemble regardé,
    Des collines sereines :
Le soleil, ce soir là, semblait s'être attardé
    Là-bas, au fond des plaines.

Les ors de l'occident au fond de vos yeux noirs
    On fait un crépuscule...
Vous m'avez pris la main doucement, dans le soir,
    De votre main qui brûle ;

Vous m'avez dit : Voyez, c'est le cœur de Jésus
    Qui saigne sur les routes...
Et moi, j'ai regardé vos grands yeux ingénus
    Qui pleuraient goutte à goutte.

Vous m'avez dit : Il est si bon, mais les méchants,
Chaque soir à cette heure,
Le font saigner là-bas sur les eaux et les champs
Et c'est pourquoi je pleure.

Et nous avons prié tous les deux, cependant
Que se mouraient les choses,
Et que de vos yeux noirs où rêvait l'occident
Saignaient des larmes roses.

PLAINTE.

Laissez mon pauvre cœur mourir, laissez mourir
Mon pauvre cœur qui si lamente !
Je sens l'amour en moi monter — chaste désir
Qui me parfume et me tourmente.

L'amour a dans mon cœur fait entrer l'infini :
L'infini me comble et me ronge ;
Durant le jour je l'ai scruté — je n'ai dormi
Que pour le sentir dans mes songes.

Je suis seul et pourtant je ne suis jamais seul :
Elle est là toujours qui me guide,
Ah ! si l'oubli pouvait draper, comme un linceul,
Mon cœur à la fois plein et vide !

Mystérieux amour qui rit et fait pleurer :
Des larmes mouillent ma figure ;
Je veux partir encor, là-bas, je veux errer,
Je veux mourir de ma blessure.

Mais, si je n'en meurs pas, laissez-moi la douleur
De sentir l'amour qui persiste :
Nous sommes ainsi faits — hélas — que notre cœur
N'est heureux que lorsqu'il est triste.

PAGE TOMBÉE D'UN CARNET.

Jamais je n'ai été si heureux et si triste :
A tout instant je la rencontre, je persiste,
Tant je veux respecter sa belle âme d'enfant,
A lui parler comme les autres, en riant...
Elle me rit, je crois que parfois je l'amuse,
Mais elle ne sait pas qu'elle est ma seule Muse,
Que, la nuit et le jour, elle habite mon cœur,
Que les rayons si clairs de ses yeux de douceur
Meurent en longs reflets dans le fond de mon âme...
Quand je la vois, tout mon être se calme,
Je chante et ris, je me sens comme au Paradis,
Et jamais je ne le lui dis ;
Ses pas rythment pourtant l'inégale cadence

De mon cœur trop sonore, et son insouciance
Effeuille au fond de moi des pétales de fleurs ;
Aux rayons de ses yeux s'évaporent mes pleurs,
La brise qui la frôle a le parfum des roses ;
Ma gaîté a gravi l'escalier de cristal
De son rire montant, limpide et virginal...
J'ai pu ces jours derniers lui parler, tant de choses
Bondissaient en ce pauvre cœur qui jamais n'ose :
Nous avons longuement causé de rêve et d'art,
J'ai plongé dans son âme un clair et doux regard :
Je sais qu'elle est tranquille et toute parfumée..
Du soleil glisse en rais sous la porte fermée,
Il est sur la muraille un brin de buis bénit ;
C'est une chambre blanche, où de blanches musiques
Invisibles chantaient de merveilleux cantiques...
Elle comprend, sans le savoir, tout l'Infini..
Et cependant elle est si naïve — O mystère :
Tout l'azur se reflète en des gouttes d'eau claire...

Peut être attendez vous l'archange Gabriel :
Il s'en viendra dans un manteau d'azur du ciel,
En laissant tomber des pétales
De lis au seuil de votre chambre virginale...
Vous serez à genoux, vous ne comprendrez pas
Les mots très doux qu'il vous dira...

PRINTEMPS.

Le matin rose et blanc qui monte sur la plaine,
Et la fraîche candeur de l'avril revenu,
M'ont fait revoir en moi sa figure lointaine
Qui passait au jardin de mon rêve ingénu.

Une alouette au ciel fait ruisseler sa vie,
Et les bois de sapin odorent dans le vent...
Poète ! tends tes bras à la beauté ravie
De l'Amour qui sourit à l'horizon mouvant.

Tes espoirs monteront comme les alouettes
Et planeront là-haut dans la sérénité,
Puisque Dieu t'a donné, ô mon chaste poète,
Les sublimes bonheurs de la virginité.

Oh ! se perdre sans fin dans cette matinée,
Le cœur plein de lumière et de claires chansons !
Et recevoir, au bord du chemin de l'année.
Le candide baiser de la jeune Saison !

Et vivre, et vivre et vivre, émerveillé de joie.
Et pleurer de bonheur, voyant au loin monter
Par delà les coteaux, les écharpes de soie
Qui flottent aux épaules fières de l'Été !

Et se sentir vibrant d'immortelle jeunesse,
Et contenir en soi l'infini du printemps,
Sourire au ciel riant, et savourer l'ivresse
Qu'on aurait en avril à mourir en chantant !

DES YEUX...

Quand je me réveillai, des gammes inouïes
Traînaient languissamment un chant mystérieux,
Les démons du matin, lassés et curieux,
Lentement s'étiraient sur ma couche éblouie —

Mais des yeux inconnus ont paru à mes yeux,
Et les ombres soudain se sont évanouies...

Tout l'orgueil qui l'étreint au milieu du chemin
A fait contre son Dieu se dresser l'homme infâme,
Les démons du midi, surgissant dans la flamme,
M'ont allumé le cœur d'un désir surhumain —

Mais des yeux effacés ont paru sur mon âme,
Et j'ai pleuré tout bas, joignant mes faibles mains...

Dans l'ombre, oh ! le chant trouble et lâche de la vie !
J'ai couru par la ville en fuyant son appel ;
Et les démons du soir, avec des cris charnels,
Dans mon cœur et partout ont rugi leur envie —

Mais des yeux en prière ont paru dans le ciel :
Ce fut Dieu qui combla mon âme inassouvie...

Et le sommeil a fui mon cœur seul et amer ;
L'ombre est noire, et voici tout l'enfer qui se lève !
Lutter ainsi mon Dieu ! lutter ! lutter sans trêve !
Les démons de la nuit se déchirent ma chair ! —

Mais des yeux bleus et purs ont paru sur mon rêve,
Et j'ai pu m'endormir sous leur sourire clair ! —

UN SOIR.

Tandis que passeront dans les soleils couchants
Les rouges visions de ma jeunesse étrange,
Au fond de ma douleur et de mon cœur en sang
Je verrai s'élever votre visage d'ange :

La lune claire monte au fond du ciel troublé,
Les nuages légers lui font une dentelle,
Et sa calme douceur sourit, en face d'elle,
Aux débris d'or des crépuscules écroulés.

QUE MON POÈME PRENNE....

Que mon poème prenne, alors que je vous chante,
Le rythme grave et doux qui gouvernait vos pas,
Ce jour où nous suivions cette mer qui s'argente,
Et songeant à des mots que nous ne disions pas.

Que l'Inspiration dans ses strophes palpite,
Courbant divinement leur idéal dessin,
Comme aux soirs où, montant dans votre cœur, Petite,
L'âme de l'infini soulevait votre sein.

Que la fraîcheur du ciel glisse entre ses mots tendres
Comme le vent d'été parmi vos longs cheveux ;
Et que vienne l'azur diaphane s'étendre
Dans sa limpidité, comme au fond de vos yeux.

Qu'il courbe infiniment sa beauté musicale,
Qu'il soit flexible, et qu'il se penche avec douceur,
Comme quand vous ployiez votre taille idéale
Pour baiser le front blanc de vos petites sœurs.

Qu'il soit harmonieux comme une amphore blanche,
Et que le clair soleil dore son contour pur,
Comme quand vous cueilliez un fruit mûr à la branche
Et que vos bras levés encadraient de l'azur.

Et qu'il se taise enfin, laissant la place au rêve,
Comme vous, en ces soirs irréels et trop beaux,
Où vous regardiez l'or s'épandre sur les grèves,
Et l'Inconnu grandir à l'horizon des eaux...

POUR TOUJOURS.

Des menteurs m'ont chanté sur leurs lyres usées,
En riant et pleurant, que l'amour finissait ;
Ils ont cru, qu'à l'écho de leurs chansons blasées,
Mourrait l'illusion dont mon cœur se berçait.

Je rêve malgré tout des amours éternelles :
A quoi bon vous donner mon âme, ô ma Beauté,
Si la vie et la mort doivent, par un coup d'aile,
Nous séparer au seuil de notre éternité ?

Je ne croirai jamais qu'on puisse sur la terre
Se livrer tout entier pour oublier un jour ;
Et si je le croyais, la honte et la colère
Me feraient me dresser pour maudire l'amour !

Je méprise ceux là dont l'âme inspiratrice
N'est pas un idéal qui ne mourra jamais,
Ceux qui n'ont pas aimé l'amour de Béatrice
L'immortelle beauté que le poète aimait.

Fais moi mourir vibrant, chaste et fier, ô Jeunesse,
Si le mensonge affreux m'attend dans l'avenir !
Tout mon cœur malgré moi saigne de leur promesse...
— Je ne veux pas aimer si l'amour doit finir !

LA MER.

C'est auprès de la mer qu'autrefois je vous vis.,.
Les larges mots d'amour roulent parmi les vagues —
J'entends monter, du fond des grands horizons vagues,
Les mots que, trop ému, je ne vous ai pas dits.

Un jour elle entendra nos paroles mêlées...
Elle se tait, pour écouter, infiniment —
J'entends venir des horizons lointains, j'entends
Très vaguement comme un bruit d'ailes envolées...

Avez-vous oublié la douceur de ces jours ?
La mer en a gardé de l'or dans ses eaux bleues —
Je vois passer, parmi les brumes, à des lieues,
L'ombre de deux bateaux qui se suivent toujours.

Elle a compris mon cœur qui s'est penché sur elle ;
Y avez-vous parfois miré vos yeux en fleurs ? —
Je regarde le flot qui monte vers mon cœur
Et j'y retrouve le reflet de vos prunelles...

J'aimerais que parfois vous reveniez me voir...
Je vous cherche,je rêve au bruit très doux des rames—
Le souffle du Couchant enveloppe mon âme,
Et j'aspire votre âme en aspirant le soir...

SI VOUS NE SAVEZ PAS...

Si vous ne savez pas que les flots de mon cœur
Roulent infiniment leur unique pensée —
Que toute la nature est pour moi cadencée
Par le rythme éternel et lent de ma douleur,

Gardez votre ignorance—un jour vous serez femme...
Entendez vous chanter le vent de l'avenir ?
Dormez mystiquement, et voguez sur mon âme
Comme une barque blanche, ô pâle souvenir...

SOIR D'OCTOBRE.

Que de fois, m'en allant sous le dôme irréel
Où transparaissait l'or de lointaines lumières,
N'ai-je senti mourir mes douleurs coutumières
Et mon cœur s'étoiler de tous les feux du ciel ?

Maintenant, voici l'ombre éternelle et sans flammes,
Mais en mon cœur léger vibrent de fraîches voix :
Que m'importe la nuit mauvaise, si je vois
Tout le soir s'étoiler des clartés de mon âme ?

NOUS NOUS AIMONS SANS BRUIT...

Nous nous aimons sans bruit, nous nous tendons la main
Comme deux arbres nés sur le bord d'un chemin :
Tout en haut, simplement, ils emmêlent leurs branches
Avec leurs feuilles d'or très pâle et leurs fleurs blanches...
Le pavé nous sépare, où l'on marche en chantant,
Et nous restons, muets et fiers, nous regardant
Sans nous troubler, quand, sur la route trop suivie,
Dans un fracas terrible et lourd, passe la Vie.

L'ENFANTIN REGRET.

Vous avez fait mon âme enfantine et si bonne
Que, si je vous regrette en ce soir de douceur,
— Je vais par les jardins que va rouiller l'automne —
C'est comme l'on regrette une petite sœur.

Vous avez fait ma vie odorante et naïve
Comme un verger d'avril, où les pommiers fleuris
Font neiger leurs blancheurs sur les sources d'eau vive,
Tandis que le Printemps descend, jeune et surpris ;

Vous avez fait mon rêve idéal et tranquille,
Comme un jour étonné de cet été lointain,
Où j'entendais monter votre voix puérile
Et claire comme une prière du matin.

Mon désir, comme vous, glisse en des jardins calmes
Où des lis recueillis érigent leurs candeurs,
Où des brises du ciel font bruire les palmes
Et s'en vont baiser l'âme innocente des fleurs ;

Tout ce que j'eus de vous, c'est votre voix divine,
Des gestes d'ange, une prière dite un jour,
Des paysages vus de la même colline,
Un sourire, une fleur que je garde toujours...

Vous avez fait mon âme enfantine et si pure
Que, si je vous regrette en ce soir de douceur,
— Je vais par les vergers où les pêches sont mûres —
C'est comme l'on regrette une petite sœur.

Que m'importe le soir et que me fait l'automne ?
N'est-ce pas le matin partout où vous passez ?
Et n'ai-je pas en moi, ma petite madone
Ce profil que le temps ne pourrait effacer ?

N'avez-vous pas rempli ma vie et ma pensée
De chants divins, d'encens léger, de parfums bleus ?
Ne vais-je pas vers vous, quand, parmi les rosées
Je m'avance en chantant vers les Avrils joyeux ?

Si je ne devais plus vous revoir en ce monde,
Je vous retrouverais toujours dans les matins,
Dans les printemps, dans l'azur clair et dans les ondes
Et dans la fleur qui rêve à l'ombre des jardins.

Et même, si l'Hiver vient engloutir ces choses,
Je ne vous perdrai pas encor, petite sœur,
Puisque vous avez mis les oiseaux et les roses,
Le printemps, le matin et l'azur dans mon cœur !

POÈMES A GENOUX.

AU R. P. PAUL COLMANT.

LE VOYAGE.

« Le paradis terrestre se trouvait aux sources du Nil. »
Un vieux voyageur.

Je suis parti là-bas vers les sources du Nil,
Traversant les Athène et les Alexandrie,
Où le siècle fardé pesait en mots subtils
Les graves vanités de sa philosophie.

Et j'ai vu les États des Pharaons d'orgueil
Qu'adoraient les fronts bas des chambellans numides,
Et qui se bâtissaient — ironiques cercueils —
La royauté des éternelles Pyramides.

Alors, dans l'ombre d'or, se dressa devant moi
Le Sphynx, mystérieux gardien du vide immense,
Inquiet, je lui ai posé le grand Pourquoi —
Mais il m'a répondu toujours par son silence.

J'ai fui, j'ai parcouru le Doute et son désert,
Puis le pays brûlant des noires barbaries
Où, mêlé aux odeurs de sang, flottait dans l'air
L'encens des voluptés et des idolâtries.

Et maintenant, parmi les palmiers du matin
Et les ruisseaux qui vont, ingénus, sur les mousses,
Sous un soleil d'amour candide, j'ai atteint
L'Eden paisible et bleu des simplicités douces.

LE JARDIN SACRÉ.

A Paul de Sadeleer.

J'ai trouvé le jardin, où, dans leurs voiles blancs,
Glissent en souriant les naïves Pensées,
— Premières communiantes ou fiancées —
Attentives aux sons des angelus d'argent.

Le jardin clos de murs et sans nulle avenue,
Vrai comme l'Irréel, si proche et si lointain,
Où, seul, un ange blond vêtu de bleu matin
Fait entrer à jamais les âmes ingénues.

Des fleurs blanches et d'or que l'on ne connaît pas
Animent de parfums les parterres tranquilles,
Et, sur l'étang béni des ondes immobiles,
Les cygnes vont rêveurs sans entendre mes pas.

Mystique paradis, où, pour l'instant posées,
Les colombes oublient l'ivresse de l'azur,
Où, lumière faite âme, un soleil calme et pur
Mire un ciel plus limpide au cristal des rosées...

Des cantiques légers comme des parfums clairs,
Des parfums confondus en ces musiques grêles,
Les gestes musicaux des vierges, tout se mêle
Dans le recueillement ineffable de l'air.

O paix ! ô clarté douce ! ô beauté révélée !
Oubli de l'au-dehors dans des fraîcheurs d'amour !
Il semble que je sois apaisé pour toujours —
Et je vais en priant par les blanches allées,

Tandis que, tout au fond, tragique de pâleur
Un Christ infiniment tend sa nudité frêle,
Et sourit malgré tout, dans sa douleur cruelle,
Devant la chasteté des vierges et des fleurs.

AVE MARIA.

J'avais juré d'écrire à la première page
De mon œuvre de rêve et de sincérité,
Votre nom, virginal comme votre visage
Que mes vers lumineux vont nimber de clarté.

Mais je cherchais alors par delà mes pensées
Les mondes défendus à mon cœur inquiet,
Et le calme regard de votre âme effacée
A mes désirs trop grands rarement souriait.

Aujourd'hui, je reviens à votre douceur blanche,
J'ai cueilli dans mon cœur tous mes rêves éclos,
Et je viens les offrir, en ce chaste dimanche,
A l'image qui prie au fond de mon enclos.

Car j'ai mis votre image au milieu de mon âme.
Elle est du pur sculpteur qui se nomme Idéal —
O madone bénie entre toutes les femmes,
Je verrai tout le ciel en votre œil virginal ;

Je serai votre enfant, au pied de vos chapelles
Je rêverai pour vous des rêves bleus et blancs,
Je vous apporterai des bouquets de lis frêles
Qui vous entoureront de leurs parfums tremblants ;

Je baiserai vos pieds où s'éveillent des roses,
J'aurai, pour vous chanter, des mots si radieux
Que des chansons d'amour s'élèveront des choses,
Et que l'azur prendra la couleur de vos yeux.

Les tout petits enfants, à vous voir, balbutient
Leur amour pour un ciel qu'ils savent mieux que nous,
Et les vieillards, lassés des routes de la vie,
Retrouvent la jeunesse en baisant vos genoux.

Oh ! je vous aime tant ! Votre beauté candide
A, dans ces jours divins, transfiguré mon cœur,
Et mes yeux sont pareils aux gouttes d'eau limpide
Dont votre geste d'aube a parsemé les fleurs...

Notre Dame des fleurs ? Notre Dame des anges !
Vous qui riez au fond des matins lumineux,
J'entends les ruisseaux bleus qui disent vos louanges,
Et je mêle mon rêve au chant des ruisseaux bleus.

Je vous consacrerai ma vie et mes pensées,
Je vous demanderai tout bas d'environner
De vos voiles d'amour, la blanche fiancée
Que mon cœur solitaire et pensif veut aimer...

Je vous donne son cœur je vous donne ses lèvres,
Je vous donne ses mains, je vous donne ses yeux,
Et, si le monde un jour la frôle de ses fièvres,
Prenez-la dans les plis de votre manteau bleu !

Un jour je lui dirai — aveu timide et calme —
Mon amour enfantin et grave en même temps :
Ce sera par un jour, où, balançant leurs palmes,
Les arbres frémiront à l'odeur du printemps.

Nos voix se mêleront alors comme nos âmes,
Vierge ! et les premiers mots que nous balbutierons
Seront une prière claire à Notre Dame —
Et puis, émerveillés d'amour, nous nous tairons.

Et nous écouterons le cœur de la Nature,
Souriante à jamais sous vos gestes cléments,
Et son cœur et mon cœur se rythmer, Vierge pure,
Sur les battements clairs de votre cœur aimant...

A L'AME DE GUIDO GEZELLE.

Je veux être humble, je veux être simple et doux,
Je veux aimer sans phrase et veux croire à genoux
Comme un petit enfant caressé par sa mère ;
Lorsque devant mes pas s'efface ma chimère,
Je veux me résigner et prier Dieu tout bas ;
Si Dieu veut me briser, je ne pleurerai pas ;
Je veux aimer en lui tout ce que la nature
A fait d'âme modeste ou de lueur obscure ;
Je veux aimer d'amour les pauvres fleurs des champs,
Les chardons épineux qui ne sont point méchants,
Les muets nénuphars et les pariétaires,
Et les insectes bleus qui rampent sur la terre ;
Je veux aimer le chant ingénu des oiseaux
Et les ruisseaux voilés par l'ombre des roseaux...

Je veux être l'ami de ces petites âmes
Qui s'ignorent toujours et qui vivent sans flammes,
Et ne se doutant point de leur douce beauté...
Et quand j'aurai, dans l'ombre paisible, écouté
Le lent palpitement timide de leurs ailes,
Je veux m'humilier et devenir comme elles...

LA RENCONTRE.

Avant une communion matinale.

A Joseph de Guerrif

Je vous attends, mon Dieu, sur le bord de la grève,
C'est ainsi que faisaient vos apôtres jadis :
Ressuscité, vous reveniez du Paradis,
Mais eux croyaient que vous surgissiez de leurs rêves...

Dans la brume impalpable et claire du matin,
Je crois apercevoir tout là-bas, je devine
La marche vers mon cœur de votre ombre divine
Dont les contours légers se mêlent aux lointains.

La mer verse à vos pieds, comme la Madeleine,
Les flots de ses parfums en pleurant sa beauté,
Tandis que le soleil, d'un voile de clarté,
Lave les plis sanglants de votre face humaine.

Je reste ici, j'attends que vous veniez à moi,
Je ne puis avancer vers vous, tant mon cœur tremble..
Tantôt nous marcherons et parlerons ensemble,
Et tout mon cœur battra d'un ineffable émoi.

Je ne vous dirai pas de montrer vos blessures :
Je crois ; il me suffit de sentir tout le ciel
Transparaître à travers votre voile mortel.
Et rayonner, mon Dieu, sur toute la nature...

Que m'importent la Vie et ses cantiques vains ?
En moi monte le chant de mon amour sans fièvre ;
Je lèverai mon front puéril vers vos lèvres
Et j'oublierai le monde en ce baiser divin !

LA MER M'A DIT...

La mer m'a dit tantôt, brisant ses flots d'orgueil :
Homme ! tu fais pitié devant mon gouffre immense..
J'ai répondu : tais-toi dans ta sombre démence,
Car ton immensité se résume en mon œil.

La mer m'a dit, brisant ses flots que rien n'arrête :
Ma colère du moins, Homme, te fera peur.
J'ai répondu : tais-toi, car je sens en mon cœur
Mes passions gronder de plus lourdes tempêtes.

La mer m'a dit dans son murmure continu :
Tu n'oses regarder au profond de mes ondes.
J'ai repris : je ne crains que mon âme profonde :
Ah ! le fond de soi-même à soi-même inconnu !

La mer m'a dit, je suis sans borne et infinie ;
Et ton cœur, pauvre enfant, est étroit et fermé...
J'ai répondu : hélas ! que de fois, abîmé
J'y sentis étouffer l'amour et le génie :

Mais ce matin mon Dieu visita ma prison.
Il a porté en moi sa lumière divine :
J'ai regardé mon cœur que l'amour illumine,
Et mon cœur infini n'avait plus d'horizon !

AMI, SI VOUS SAVIEZ...

Ami, si vous saviez, si vous pouviez comprendre
Mon ivresse, quand Dieu en moi vient de descendre,
Vous ne lèveriez pas le front d'un air moqueur.
Ce matin, quand Jésus est venu dans mon cœur,
Tout son sang s'est mêlé à celui de mes veines,
L'oubli a recouvert toutes mes ardeurs vaines,
Un soleil de clarté en moi s'est allumé ;
Dans mon cœur trop étroit, dans mon cœur trop fermé
J'ai senti tout à coup battre deux grandes ailes :
Comme un aigle captif en sa cage mortelle
L'Infini dans ses murs se débattait soudain,
Et, pendant ce tourment effroyable et divin,
Posant mes deux mains sur ma poitrine bénie,
Vibrant, j'ai deviné ce qu'était le génie !
Tout l'azur des cieux clairs en moi s'est répandu,
Et j'ai senti, saignant, que mon cœur éperdu
Qui craquait sous l'afflux immense de la grâce,
Était plus immortel et plus grand que l'espace.

A UN TRISTE.

Lâche ! toi qui aimas ta tristesse inutile,
Au monde tu montras ton cœur faible et meurtri,
Et, posant sur ton dos ta croix de bois des îles,
Tu montas en pleurant ton Golgotha fleuri.

Des femmes te suivaient, et leurs voiles de gaze
Essuyaient la sueur qui coulait de ton front,
Et toi tu songeais dans ton égoïste extase
Aux siècles à venir qui te raconteront.

Des cactus vénéneux et des plantes lascives
Se pâmaient sur le bord du chemin parfumé ;
Tu murmurais tout bas en des langueurs plaintives
Les maux délicieux de ton cœur trop aimé.

Le bourreau dépouilla de sa robe soyeuse
Ton torse efféminé et tes membres trop blancs,
On te lia les poings de cordes précieuses,
Tu souriais en pleurs tout en te contemplant :

Et, quand tu fus dressé sur l'étrange colline,
Tu pleuras sur le monde avec dérision,
Regardant s'élever vers ta douleur divine
Les longs parfums d'encens qui montaient de Sion.

Tu dis : j'ai mal ! — On t'apporta des aromates.
Tu dis : j'ai soif ! — On t'apporta des liqueurs d'or.
Tu pris pitié de ceux dont l'âme indélicate
Ne comprendrait jamais la beauté de ta mort.

Et quand, à l'horizon, un Calvaire tragique
Dressa devant tes yeux son Jésus déchiré,
Penchant ton front dolent vers ta tristesse unique
Tu dis : je souffre trop pour pouvoir Le pleurer !

LE POÈTE A LUI MÊME.

O fou ! toi qui, criant ton orgueil révolté,
Appelais l'Infini dans les grands soirs d'été,
Toi qui courais meurtrir ton front sur le mur sombre,
Et qui, croyant marcher vers la grande clarté,
Ne t'apercevais pas que tu marchais vers l'Ombre,

Ne savais tu donc pas que tu pouvais ouvrir
Tes deux ailes de flamme, en chantant, et partir ?
Ne savais tu donc pas, mendieur de lumière,
Qu'il fallait seulement, au lieu de tant gémir,
Te mettre à deux genoux et dire une prière ?

Ne savais tu donc pas, pauvre égaré d'hier,
Qu'il fallait seulement pencher ton front trop fier

Sur le vin que bénit le geste lent du prêtre,
Et que tu trouverais l'abîme d'une mer
Dans la coupe qu'emplit le sang du divin Maître ?

Ne savais tu donc pas qu'au pied d'un humble autel
Tu pouvais te mêler un peu à l'Éternel,
Sentir dans l'infini ton âme anéantie,
Oublier tout : ton cœur mauvais, ton corps charnel,
En y mêlant la chair mystique d'une Hostie ?

VOIX DANS LA NUIT.

Seigneur, je suis allé sur le bord de la mer,
Pour vous prier un peu dans le soir. Le ciel clair
Secouait vers mon front des étoiles filantes,
L'ombre mêlait ses flots à ceux de l'onde hurlante ;

La mer jetait vers vous son appel dans la nuit,
On n'entendait, dans tout l'espace, que le bruit
De son hymne éternel, inlassable et superbe,
Et, près de moi, le cri d'un grillon parmi l'herbe.

J'ai voulu vous parler comme la mer parlait,
Et j'ai crié vers vous : Tous mes cris se perdaient,
Vous n'entendîtes point ma voix, vous n'entendîtes
Que la voix de la mer et du grillon timide.

Alors j'ai fait comme l'insecte sous mes pas,
Je me suis tu dans l'ombre et j'ai prié tout bas,
Ma voix fut une voix de silence, éperdue, —
Et celle là, mon Dieu, vous l'avez entendue.

A FRANCIS JAMMES.

O poète naïf, je te lis en pleurant,
Simple comme la Vie, comme elle tu es grand,
Et je t'aime beaucoup, à peu près comme un frère ;
Je répète tout bas tes vers calmes et bons,
J'aime à mêler ma prière humble à ta prière.

Il est bien dur, le chemin clair où nous montons,
Et nous souffrons, hélas ! de voir les horizons
Nous cacher le bon Dieu que notre âme désire...
Montons ! qu'importe s'il faut souffrir en montant,
C'est une épreuve aussi lorsque Dieu se retire.

Tes mots sont, mon ami, pareils aux bruits des champs
Qui flottent, infinis, à l'heure des Couchants,

Confus, et sans vouloir faire une symphonie,
Et qui pourtant, dans la buée des soirs d'été,
Font la plus douce et la plus divine harmonie.

J'y entends le grillon, timide et bon, chanter,
Les hymnes des crapauds craintifs et attristés,
Le chant vibrant et fou des tournantes abeilles,
Et le mugissement très lent, très lent, des bœufs
Devant le crépuscule et ses mares vermeilles...

Ceux qui n'ont pas senti l'Infini dans leurs yeux
En regardant les Occidents mystérieux ;
Ceux qui n'ont pas ouï, dans leur âme profonde,
Bruire et puis monter, comme du fond des mers,
Des mots d'amour, inconnus d'eux, comme des ondes ;

Ceux qui n'ont pas pleuré, ceux qui n'ont pas souffert,
Ceux dont le cœur n'a pas été un fruit amer
Où mordait, malgré tout, leur désir de tendresse,
Ceux qui n'ont pas, ouvrant les bras à l'Idéal,
Refermé sur le vide effrayant leur caresse.

Ceux qui alors n'ont pas senti qu'ils faisaient mal,
Et ne sont pas tombés sur le seuil virginal
D'une petite église où chantaient des prières,
Tandis que, palpitant comme une cloche d'or,
Leur cœur sonnait les angelus de la lumière ;

Non, ceux-là ne pourront pas te comprendre encor,
Leurs yeux sont secs, leurs cœurs muets, ce sont des morts ;
Mais bien ceux, comme moi, qui voient venir la Vie
Avec les yeux ouverts et craintifs de vingt ans,
Tout en sentant montrer en leur âme ravie

Des parfums de lilas et des odeurs d'encens.

A UN PRÊTRE.

I

J'y pense, ô mon ami, vous allez être prêtre,
Vous allez être grand, et je pourrai peut être
Un matin, recueilli, vous servir à l'autel.
Rôle mystérieux, ministère immortel :
Vous tendrez vos deux bras vers les clartés célestes,
Et l'Ami descendra, le seul ami qui reste....
La petite chapelle où monteront nos voix
Sera vide et fervente — ô ciel ! nous serons trois ;
Jésus entre vos mains, vous, penché sur l'hostie,
Et moi n'entendant plus mon âme anéantie.
O colloque divin ! je vous écouterai
Dire tout bas les mots mystiques et sacrés,
Vous, sentant en vos mains battre le cœur du maître,
O mon ami béni par le ciel même, ô prêtre

Vous ne songerez pas qu'au pied des degrés blancs,
Les yeux fixés sur vous, je serai là, tremblant,
Tandis que le reflet des choses éternelles
Mystérieusement remplira mes prunelles.

II

Ami, depuis le jour où vous m'avez écrit
Qu'avant de devenir prêtre de Jésus-Christ,
Vous alliez vous cloîtrer dans la retraite austère,
Et fermer votre oreille aux chansons de la terre
Afin d'entendre mieux les musiques du ciel,
J'ai voulu tous les jours prier devant l'autel —
Chaque matin je vais par les sentiers rustiques
Vers l'église — dans la douceur eucharistique
Les fleurs jusqu'à mon âme élèvent leur beauté,
Et tout semble adorer dans les matins d'été ;
Tout auprès de la mer — et son chant l'y rappelle —
Il est une petite et candide chapelle,
C'est là que j'ai voulu, chacun de ces matins,
M'unir à vos désirs ô mon ami lointain,
La paix de Dieu s'épand sur les âmes bénies,
Le ciel, par les vitraux, sourit, je communie,
Et je sens une intime et sereine douceur
De savoir en Dieu seul votre cœur et mon cœur.

III

Oh ! douceur de savoir, mon ami, qu'à cette heure
Où j'écoute le vent souffler sur ma demeure,
Où j'écoute le monde et sa noire fureur
Avec acharnement se ruer sur mon cœur,
De savoir, ô reclus tant aimé, que vous êtes
Si près de votre Dieu, si loin de nos tempêtes,
Et que votre désir emporte jusqu'à Lui
Votre cœur ignorant des rumeurs d'aujourd'hui !
Calme, vous attendez, que la grâce divine
Fasse de vous un prêtre, et les anges s'inclinent
Dans l'azur clair du ciel diaphane et très doux,
Pour regarder, lévite, au plus profond de vous
Et baiser, les frôlant de lueurs infinies,
Vos mains, ô mon ami, qui vont tenir l'hostie !

IV

Nox osbcura.
St Jean de la Croix.

Mais non, je le sais bien, le cœur n'est pas toujours,
En ces longs jours d'attente, adouci par l'amour :
Le sourire de Dieu, qu'on cherche et qu'on désire
Souvent à vos regards s'efface et se retire,
Comme un soleil, le soir, au delà des sommets,

Et le cœur, un instant, croit que c'est pour jamais,
Je le sais, c'est affreux, et cette nuit obscure
Où l'on attend toujours la divine figure,
Comme l'Aube au matin qui ressurgit des monts,
Pour les yeux effrayés se peuple de démons ;
L'âme tout bas sanglote et pleure, la chair crie
Et les grands vents de l'ombre agitent leur furie,
Les étoiles, au ciel, ont toutes disparu,
Si bien que l'homme, hélas, dont le tourment a crû
Mais qui attend toujours la minute bénie,
Se couche sur la terre et tombe en agonie !

V

Ad Deum qui laetificat juventutem meam.

Ainsi donc, on l'a dit ; le monde se fait vieux :
Les jeunes, qui jadis sentaient monter en eux
Le chant de vie avec les saintes espérances,
Se penchent, affaiblis, sur d'intimes souffrances,
Et cherchent, dans le fond de leur cœur attristé,
Les restes de leur force et de leur volonté.
Les cris d'espoir sont morts parmi les solitudes,
Une immense tristesse et la décrépitude
Ont investi nos cœurs d'un éternel ennui :
Et seul, parmi la foule étrange d'aujourd'hui,
Le prêtre monte encor chaque jour, à la messe,
Vers Dieu qui lui donna l'immortelle Jeunesse.

VI

Tandis que nous courons à nos fêtes mortelles
Vous tendez votre bouche aux lèvres éternelles !

VII

Ce n'est point par les soirs des couchants extatiques
Où, revêtus de pourpre et d'or, en dalmatiques,
Avec des crosses d'or et des anneaux gemmés,
On voit officier dans le temple enflammé
Les prêtres glorieux et nimbés d'auréoles,
Ce n'est point devant la splendeur de ces symboles
Que je songe à votre âme, ô prêtre bien aimé —
Non, c'est dans le matin candide et parfumé,
Quand, sur les coteaux bleus aux crêtes imprécises,
On voit passer divinement François d'Assises,
C'est à l'heure enfantine où l'âme, doucement
Et sans effort, se mêle au bleu du firmament,
A l'heure où les oiseaux s'éveillent sur les branches,
Où le buisson frissonne, où les pures fleurs blanches,
Lèvent timidement leur tige de candeur,
C'est à cette heure vierge, exquise de fraîcheur,
Où chaste, et traversé de lueurs irisées,
Tout le bonheur du ciel se mire en la rosée,
Que j'évoque à mes yeux votre cœur virginal :
La campagne murmure un hymne matinal,

Et là, vers l'Orient, sur l'autel des collines,
Je vois déjà flotter comme des mousselines :
Les blancs enfants de chœur avec leurs surplis blancs
Balancent jusqu'au ciel leurs encensoirs tremblants,
Des tentures d'aurore ont rempli le chœur vide,
Et pendant qu'au lointain, étonnés et candides,
Des angelus d'argent égrènent leurs sons clairs,
Je vois se profiler sur les brumes de l'air
Le prêtre, revêtu de l'aube immaculée
Qui gravit lentement la colline voilée
Et célèbre là-bas l'office du matin..
Je devine d'ici ses gestes indistincts,
Les brises, les bois verts et les roseaux des rives
Chantent dans la fraîcheur leurs antiennes naïves,
Des parfums inconnus s'éveillent sur les fleurs,
Et parmi ces clartés, ces voix et ces senteurs
Le prêtre, tout à coup, dans l'aurore agrandie
Lève vers le ciel bleu la blancheur d'une hostie !

VIII

Quand vous prendrez l'hostie entre vos mains tremblantes
Se lèvera pour vous une vision lente :
Vous verrez au lointain s'épandre les moissons :
Dans la splendeur de l'or, depuis les horizons
Elles déferleront jusqu'à l'autel rustique ;
Et vous, tenant en main, prêtre, le pain mystique,

Vous sentirez monter dans ces blés, et mourir,
Comme une brise sainte, un souffle de désir,
Tous ils se courberont jusqu'à l'église claire
Avides de pouvoir servir au grand mystère ;
Tandis que vous, les yeux élargis par l'amour,
Vous verrez s'avancer dans les clartés du jour,
Parmi les moissonneurs que la gloire illumine,
Douce et les yeux baissés, Ruth, glaneuse divine
Ramassant sur le bord des chemins embaumés
Le blé qui deviendra le corps du Bien Aimé.

IX

Et le Prêtre a dit au Poète
Chantant d'amour, vibrant d'ardeur :
Que votre voix soit toujours prête
A me rappeler ma grandeur.

Car souvent mon cœur d'homme oublie
— O vouloir faible, ô corps charnel ! —
Le destin noble qui nous lie
Au Dieu terrible de l'autel.

Comme en un char de feu, la Grâce
A la terre nous a ravis
Pour nous emporter dans l'espace
Vers les clartés des Paradis.

Mais il est des jours où notre âme,
Oubliant le but de leur vol,
Laisse les deux chevaux de flamme
Redescendre un peu sur le sol ;

Alors viens, ô Poète, et chante
Notre ministère immortel,
Pour que notre âme plus fervente
Reprenne la route du Ciel !

Et le Poète a dit au Prêtre :
Je le ferai ; songe en retour
Que tu devras souvent peut être
Me rappeler le grand Amour.

Pour nous, qui restons sur la terre
Afin de consoler les cœurs,
Dieu nous dévoile le mystère
Des plus effroyables douleurs ;

Et souvent la lutte est affreuse
Si bien que, parfois, dans les soirs,
Devant nos âmes malheureuses
Surgit l'appel des désespoirs...

Alors c'est la mort, ou, peut être,
Pour compenser l'oubli du ciel,

Le retour fougueux de tout l'être
Vers le Profane et le Réel.

Prêtre, priez, pour les poètes,
Et montrez-leur au firmament
L'azur qui se rit des tempêtes,
L'Ami qui guérit les tourments !

Voici mon âme anéantie,
Mêlez-y votre âme de feu ;
Prenez mon cœur avec l'hostie,
Élevez-le trois fois vers Dieu !

ÉPILOGUE.

A DOM BRUNO DESTRÉE.

Seigneur ! j'ai bien changé depuis ce moment là,
Et mon langage même est devenu plus simple ;
Je sens que je suis bon, je crois que je suis humble
J'ai l'âme heureuse et je vous parle sans éclat.

Moi qui ai tant pleuré devant les crépuscules,
Qui n'ai pu m'exiler dans le faste des soirs,
Qui suis resté sur le rivage, sans espoir,
En écoutant l'appel de l'horizon qui brûle ;

Qui, cherchant la Beauté au fond de l'Irréel,
Ai poursuivi, la nuit, les chimères lointaines,
Pour aller, le matin, après ma course vaine,
Briser mon front sanglant sur les portes du ciel ;

Moi qui voulais toujours des tempêtes de flammes
Des cris de passion et d'éperdus désirs,
Qui voulais l'Infini sans pouvoir le saisir,
J'ai su que l'Infini se trouvait dans mon âme :

Par le morceau de pain que bénit à l'autel
Le prêtre, et par le vin qu'un geste divinise,
J'ai compris un matin, à genoux dans l'église,
Que Dieu pouvait mêler à mon être le ciel ;

Dès lors, que m'importait de rester l'âme enclose,
Puisque je sentais bien en mon calme bonheur
Que l'Univers était plus petit que mon cœur ? —
Et je n'ai plus souffert de l'énigme des choses.

Et j'ai vu que la vie était comme un jardin :
J'avais voulu franchir ses murailles suprêmes,
Je me suis retrouvé tout seul devant moi-même,
Et n'ai plus écouté l'appel fou des lointains.

J'ai découvert dans mon enclos des plantes vives,
Les sources m'ont chanté l'espérance des fleurs,
Sur le travail ardu j'ai courbé mes douleurs,
Et Dieu récompensa ma culture attentive.

Dieu versa du Soleil sur mon jardin fermé,
Dieu fit pleuvoir sur lui les averses divines,
L'aube lui a souri du faîte des collines :
Il s'éveilla joyeux dans le jour embaumé.

J'ai compris la Beauté, j'ai chanté des prières,
Les fleurs vierges, en ce printemps miraculeux,
Ont envahi toute ma vie, et leur flot bleu
Et leur flot rose a déferlé dans la lumière.

Maintenant, dans la paix rayonnante du jour,
Je ne vois plus le mur qui me retient encore :
Il est fleuri des roses blondes de l'aurore,
Il est fleuri des roses roses de l'amour.

Je suis jeune, et je vis, et je sens ma jeunesse
Rire au soleil, infiniment, dans l'air joyeux,
Comme un Printemps vibrant et clair, je tends vers Dieu
La coupe, inassouvie encor, de mes tendresses.

Je respire les chants, je bois les parfums purs,
Je ris à la clarté des âmes et du monde,
J'aime ! mon cœur se scande au rythme clair des ondes,
Je tends ma lèvre vierge au baisers de l'azur.

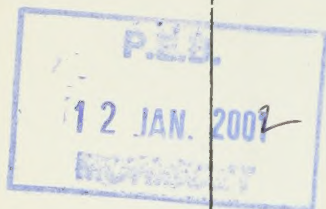
O divines fraîcheurs ! candides harmonies !
J'entends monter en moi des rêves inconnus !
Mon être s'émerveille, et mon cœur ingénu
Regarde autour de lui s'épanouir la Vie !

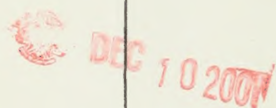
Il a plu. — Le ciel rose est vivant de gaîté,
Les oiseaux ont repris leurs chansons emperlées,
Le soleil met de l'or sur leurs ailes mouillées,
Et dans l'espace clair rayonne la Beauté !

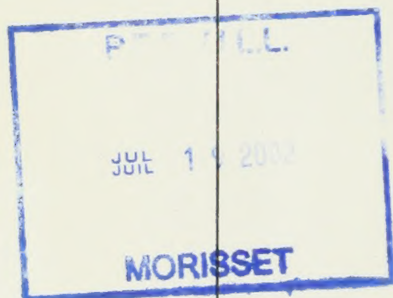
La terre a oublié les tempêtes passées,
Il fait si beau ! je ne sais plus... je suis heureux...
La paix de ce printemps descend du cœur de Dieu,
Et des grâces à Dieu montent des fleurs penchées.

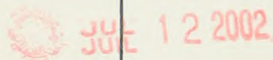
Et, lorsque l'Arc-en-Ciel apparaîtra dans l'or,
— O bel apaisement nuancé qui s'éploie —
Mon âme pleurera d'espérance et de joie,
Au rappel lumineux des jours noirs qui sont morts!

TABLE.


12 JAN. 2002


DEC 10 2001


MORISSET


JUL
JUIL
1 2 2002

